

UNE COURSE

A

CHAMOUNIX

CONTE FANTASTIQUE

Par

ADOLPHE PICTET

Major Fédéral d'artillerie.



Librairie de Benjamin Duprat, rue du Cloître Saint-Benoît, 7.

1838.

UNE COURSE
A
CHAMOUNIX

CONTE FANTASTIQUE

Par

ADOLPHE PICTET

Major Fédéral d'artillerie.



Librairie de Benjamin Duprat, rue du Cloître Saint-Benoît, 7.

1838.

CHAPITRE PREMIER.

Projet de voyage. Défiances et perplexités du major. Contradictions de la rumeur publique au sujet d'un mystérieux personnage. Rêve inquiétant et résignation philosophique.



NOUS partons pour Chamounix, major ; venez avec nous. Notre ami George sera de la partie ; nous l'attendons d'un jour à l'autre.

— Qui est George, s'il vous plaît ?

— Un excellent garçon, major ; un aimable et gai compagnon de voyage que nous aimons de tout notre cœur. Vous aurez du plaisir à faire sa connaissance.

— Mais encore, qui est-il ? d'où vient-il ? que fait-il ?

— Ma foi, dit Franz, vous m'en demandez trop ; ce serait une longue histoire. Les faits et gestes de George ont eu le privilège d'occuper singulièrement l'imagination du public, et, si vous n'en avez pas ouï parler, c'est que vous vivez habituellement je ne sais où, occupé de je ne sais quoi. Quant à moi, je laisse dire, et je m'en tiens à son individualité que j'estime et que j'aime. Fiez-vous à moi sous ce rapport ; et ne vous ôtez pas le plaisir de l'inattendu par des questions prématurées.

— Vous piquez vivement ma curiosité, mon cher Franz ; et si je puis m'arracher à mes occupations, à mes devoirs...

— Allons, major, s'écria la gracieuse et spirituelle Arabella, soyez étourdi une fois en votre vie. Laissez là votre bagage poudreux de science et de vieux bouquins, et suivez-nous les yeux fermés ; vous n'aurez pas à vous en repentir. C'est une chose arrêtée, n'est-ce pas ? Demain, nous prenons les devants, Franz et moi ; j'écirai à George qu'il vous donne avis de son passage à Genève, et vous ferez bonne connaissance en venant nous rejoindre à Chamounix.

Le major consentit. Il secoua cordialement la main de Franz, s'inclina devant Arabella, et sortit en leur souhaitant un bon voyage.

Comme il descendait lentement l'escalier, en réfléchissant à cette partie si brusquement engagée, il crut entendre un bruit lointain d'éclats de rire. Il s'arrêta pour écouter, et reconnut très distinctement la voix mâle de Franz et la voix argentine d'Arabella, unies dans un duo de gaîté malicieuse. Puis, après un moment de silence, l'exclamation de : Gare au major ! vint frapper son oreille intriguée. Cela ne laissa pas de lui donner à penser.—Que diable cela veut-il dire ? et quel est donc ce George que l'on entoure de tant de mystérieuses réticences ? Gare au major ! Serais-je menacé de quelque mystification ? Au surplus nous verrons bien ; j'aurai soin de me tenir sur mes gardes.

Comme le major tout préoccupé courait dans la rue, il donna tête baissée contre un de ses amis qu'il faillit renverser. — Hé, doucement ! à qui en avez vous donc, major ? —Connaissez-vous un nommé George ? — Parbleu, il n'est question que de lui dans toute la ville. George est un célèbre romancier, que l'on attend d'un jour à l'autre avec M. de Balzac. — Je n'en crois rien, dit un jeune homme qui passait ; j'ai vu de mes yeux ce George dont on parle tant. C'est une manière de paysan avec une blouse crottée,

un feutre usé, des souliers à gros clous et une boîte de fer blanc derrière le dos. On assure qu'il voyage en Suisse pour le compte des herboristes de Paris. — Que nous contez vous là ? reprit le premier interlocuteur. Je l'ai vu aussi, moi, dans une loge aux Italiens. Il portait une redingote de velours noir, une cravate bleu de ciel, et maniait fort agréablement une jolie badine.

— Mais quel est son pays ? demanda le major. — On le croit Italien, dit l'un. — Non, Français, dit l'autre. — A moins qu'il ne soit Hollandais, reprit le premier ; car il ajoute quelquefois au nom de George celui de Piffœls.

Étourdi de ces contradictions, le major s'enfuit en se bouchant les oreilles.

Il arriva dans un salon, et s'adressant à un homme d'un extérieur grave, qu'il conduisit dans l'embrasure d'une fenêtre : — Mon cher ami, lui dit-il, vous avez toute ma confiance. Dites moi donc, je vous prie, ce que vous savez d'un nommé George, sur lequel il court les bruits les plus contradictoires.

— La question que vous faites là est embarrassante, répondit l'interrogé en prenant un air diplomatique. Ce George est, dit-on, un émissaire du grand comité révolutionnaire européen ; c'est un homme fort dangereux, habile à prendre toutes sortes de masques. On assure même qu'il se déguise quelquefois en femme pour mieux ourdir les trames perfides dont les fils luisent confiés.

— Mais, dit le major, n'a-t-il pas fait des romans ?

— Des romans, si l'on veut, reprit l'autre d'un air fin ; mais en y regardant de près, on voit bientôt que ces prétendus romans ne sont que de dangereux brûlots lancés contre l'édifice social. On veut ébranler l'ordre politique en sapant les bases de l'ordre moral. Tout cela fait partie d'un vaste complot dont ce George est un des instruments les plus actifs et les plus puissants. Aussi notre police a-t-elle été dûment avertie de sa prochaine arrivée, et nous aurons l'œil sur lui.

— J'ai entendu que ce vieux radoteur vous parlait de George, dit un jeune élégant en s'avancant un lorgnon à la main. Je suis sûr qu'il ne vous a débité que des sottises à ce sujet. Que vous a-t-il raconté d'elle ?

— D'elle ! s'écria le major, — d'elle ?... mais, George...

— Est une femme, dit en riant le dandy. D'où diable sortez vous, mon cher, pour être d'une ignorance aussi crasse ? Une femme charmante, ma foi, qui écrit des romans délicieux ; la peinture la plus naïve du cœur humain, tout ce qu'il y a de plus pastoral...

— Allons, dit le major, il est décidé que la tête m'en tournera. Il faut pourtant que je tire la chose au clair.

« Madame, avez-vous lu les romans de George ? — Non, monsieur, dit la dame d'un ton sec, et en tournant le dos au major d'un air de prudence offensée. » Celui-ci remarqua que trois demoiselles, entendant la question, avaient rougi jusqu'au blanc des yeux.

« Ce serait bien le diable ! » s'écria-t-il. Il saisit son chapeau et courut au premier cabinet littéraire.—Les romans de George, demanda-t-il impétueusement à une bonne vieille dame en lunettes, assise au comptoir.

— George ! répéta la bonne femme, en ôtant ses lunettes, et en regardant le major avec des yeux indignés ; George ! Sachez, monsieur, que je ne tiens pas de ces livres-là.

Le major rentra chez lui dans un état de cruelle perplexité.

Il eut beaucoup de peine à s'endormir, et lorsqu'enfin le sommeil eut clos ses paupières, il ne rêva que du mystérieux George. Il le vit sous toutes les formes possibles, mais toujours hostile et moqueur. Tantôt c'était un bel esprit qui, armé d'une sarbacane, faisait pleuvoir sur lui des sarcasmes aigus sous forme de petites flèches empoisonnées ; tantôt un gros rustre de paysan qui lui marchait sur le pied et s'éloignait en ricanant ; tantôt un sombre conspirateur au regard menaçant et la main sur le poignard ; et tantôt un écolier malin qui lui donnait un croc

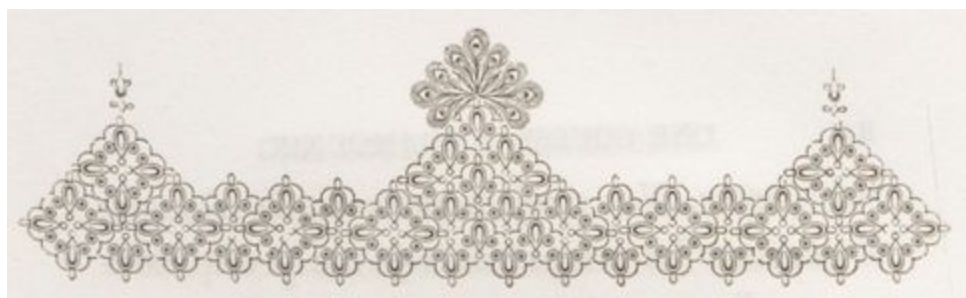
en jambe, et fuyait en tirant la langue. Enfin George lui apparut comme une belle dame en costume de voyage. Il s'approcha d'elle respectueusement, et lui adressa quelques compliments sur le bonheur de l'accompagner. Elle l'écouta d'un air bienveillant, et lui tendit la main ; mais comme le major la portait à ses lèvres, il reçut inopinément le soufflet le plus sec que jamais femme ait appliqué sur une joue.

A l'aube du jour, le major se leva et courut droit chez son ami Franz, pour lui arracher une explication positive et détaillée ; mais Franz venait de partir avec Arabella. Il revint chez lui, et se mit à compulser le Dictionnaire de Feller, la Biographie des hommes vivants, la Biographie universelle, etc., etc. ; mais nulle part il n'était question de George ni de Piffoëls.

— Au diable ! dit-il enfin, je suis bien fou de me casser la tête à chercher le mot de cette énigme : laissons arriver le véritable George et nous verrons bien !

Sur quoi le major, se remettant paisiblement à ses occupations ordinaires, lut un chapitre du Mahâbharata, joua une fugue de Bach, planta un carré de choux, et fit deux fusées à la congrève.





CHAPITRE II.

**Le billet équivoque. Première entrevue.
Description d'un costume problématique
Conversation philosophico-républicaine entre le
café et le cigare. Singuliers effets du DATURA
FASTUOSA. Comment le major se brûla les
doigts par scepticisme. Les enfants de carton et
la maternité simulée.**



A QUELQUES jours de là, le major reçut un billet d'une écriture inconnue. Il l'ouvrit précipitamment, et lut ce qui suit :

« Je trouve en arrivant ici une lettre d'A-
« rabella, qui m'apprend que vous avez l'in-
« tention d'aller à Chamounix, et que vous
« seriez assez bon pour faire la route avec

« moi. Ce serait un grand plaisir pour moi,
« mais je ne voudrais pas partir plus tard
« que demain matin, pour rejoindre mes
« amis avec qui j'ai seulement quelques jours
« à passer. Vos projets peuvent-ils s'accor-
« der avec les miens ? dois-je me précaution-
« ner d'une voiture, et vous garder une
« place ? J'attends votre réponse ce soir à
« l'hôtel du Léman.

« J'ai l'honneur de vous saluer,

« GEORGE. »

Le major examina curieusement ce billet. Le papier en était ordinaire, l'écriture rapide, ferme et masculine. Ni emblèmes, ni devises, ni armoiries : un simple pain-à-cacheter. Le major le soumit à l'épreuve de l'odorat : il sentait le cigarre. — Décidément c'est un homme, se dit-il.

Il se rendit en toute hâte à l'hôtel du Léman, et demanda M. George.

— Au second, numéro 12, lui répondit le garçon.

Il monta lentement l'escalier avec une certaine anxiété et un léger battement de cœur, comme lorsqu'on est sur le point de voir se décider un événement long-temps attendu. Il frappa doucement à la porte du numéro 12. — Entrez ! dit une voix dont il ne put pas bien distinguer le timbre. Il entra.

C'était le soir ; la lumière douteuse du crépuscule laissait tous les objets dans le vague. Le major crut distinguer des malles entr'ouvertes et des vêtements épars. Au milieu de la chambre se tenait debout un personnage de petite taille, vêtu d'une blouse sans ceinture, laquelle lui donnait assez l'apparence d'une cloche.

— M. George ! dit le major.

— C'est moi, répondit une voix de contr'alto. Qu'y a-t-il pour votre service ?

— J'ai reçu le billet que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et je viens....

— Ah ! c'est vous, monsieur le major. Donnez-vous la peine d'entrer ici.

En disant ces mots, George, puisqu'enfin c'était lui, ouvrit une seconde porte, et fit passer le major dans une chambre éclairée où se trouvaient les débris d'un dîner récemment achevé. Une tasse de café fumait sur la table ; et le mystérieux personnage, dont les mouvements et la démarche avaient quelque chose de ferme et de décidé, s'assit le premier devant sa tasse, en faisant signe au major de prendre place auprès de lui.

Celui-ci put considérer alors un visage juvénile dont le premier aspect le frappa comme la riche et complète expression d'une nature élevée. Un ovale parfait, des traits modelés avec régularité et puissance, des contours pleins, à la fois fermes et moelleux comme ceux d'une statue antique, un teint légèrement basané, comme la couleur que le souffle des siècles dépose sur le marbre de Paros : tels étaient les éléments en quelque sorte matériels de ce visage. Mais le major comprit qu'il avait sous les yeux un de ces miroirs à mille faces dans lesquels l'âme semble se jouer en pleine liberté. Comparés aux physionomies vulgaires, ces visages privilégiés font l'effet de vases d'albâtre à côté de pots de faïence. Dans ce moment-là, toutefois, la physionomie en question n'exprimait guères que l'ennui d'avoir à faire une nouvelle connaissance.

Le regard curieux de l'observateur se porta ensuite sur une abondance de cheveux noirs, qui, séparés sur le front, descendaient des deux côtés en masses touffues. La blouse entr'ouverte laissait voir une cravate de soie noire, et un gilet rouge à boutons d'or ciselés, soigneusement croisé sur la poitrine. Le major ne sut que penser.

— Eh bien, venez-vous avec moi ? dit George après avoir offert du café à son hôte qui le refusa.

— C'est selon, répondit celui-ci, qui voulait gagner du temps, et ne point s'engager à l'étourdie. Si vous ne partiez

pas de trop bonne heure, j'aurais la possibilité de me procurer un passeport.

— Je tiens à être demain soir à Chamounix ; il faudrait partir au point du jour.

— En ce cas je crains fort de ne pouvoir vous accompagner. Cependant j'aurais un vrai regret de manquer l'occasion de faire la connaissance d'un.... homme aussi.... distingué.

— Réellement ? dit George en lançant au major un regard malin et scrutateur. Qui donc vous a parlé de mes mérites ?

— Mais vos amis d'abord... puis... la renommée..... les mille voix....

Le major resta court au souvenir des contradictions qui l'avaient si fort tourmenté. D'ailleurs, il ne vit bien qu'à ce moment-là deux grands yeux noirs pleins de feu et de malice, arrêtés sur lui comme pour épier les moindres mouvements de sa physionomie.

Il fut embarrassé, et sentit que la rougeur lui montait au front. Si ce ne sont pas là des yeux de femme ! pensa-t-il..

— Pardieu, major, vous voilà confus comme une jeune fille, s'écria George. Je ne vous en veux pas de la bonne opinion que vous avez de moi. Allons ! touchez là, et mettez-vous à l'aise. Êtes-vous fumeur ? ajouta-t-il en se tournant pour prendre une petite caisse de bois de cèdre. Voici d'excellents cigarres que je vous recommande.

Il en offrit un au major, et celui-ci ne put s'empêcher de remarquer la blancheur et la délicatesse de la main qui le lui présentait. — La main aussi ! se dit-il, et cependant c'est impossible !

Il s'approcha de la bougie pour allumer son cigarre, et s'aperçut alors que celui-ci était entouré d'une jolie bande de papier doré couverte de signes bizarres qu'il prit d'abord pour du sanscrit, mais auxquels il ne trouva aucun sens. Pendant qu'il admirait cette recherche, George avait également allumé son cigarre, et avec tout l'aplomb d'un

fumeur exercé, il envoyait au loin des tourbillons aromatiques.

— Ce n'est pas la première fois que vous venez en Suisse ? dit le major pour reprendre la conversation.

— Non ; je connais la plus grande partie de vos montagnes.

— Aimez-vous la Suisse ?

— Le pays, oui ; les habitants, non.

— Expliquez-vous, je vous prie...

— Tout est banal en Suisse, sauf la nature ; et si celle-ci pouvait le devenir, elle le serait bientôt également...

— Cependant la liberté politique... les institutions républicaines...

— Vous n'avez point de liberté, détrompez-vous. Il n'y a de libre chez vous que l'aigle et le chamois des Alpes. Vos républiques sont des pauvretés.

— Mais elles existent. N'est-ce rien que cela, en présence de tant de beaux rêves et d'utopies ?

— Elles n'en ont pas pour long-temps ; le premier orage les abattra.

— J'en doute, dit le major. Il y a plus de vie que vous ne croyez dans ces petits corps, qui vous paraissent contrefaits, parce que vous les comparez à un idéal peut-être chimérique.

— Je n'admets pas de république sans l'égalité des biens, dit George.

— Aïe ! pensa le major, voici venir le comité-directeur. Mais alors, répliqua-t-il, vous ne voulez pas sérieusement de république, car l'égalité des biens est une impossibilité. Décrétez-la aujourd'hui, demain elle n'existera plus.

— Il y a remède à tout. Il faudrait des lois de fer contre les riches, et de temps à autre, tous les vingt ans par exemple, une dégringolade pour tout ramener au même niveau.

— Alors, gare les orgies, à la dix-neuvième année. Mais comment établirez-vous légalité :

— Par la douceur s'il se peut, par la force s'il le faut. Nous devons tous prêcher d'exemple, en nous retranchant toute espèce de superflu.

Le major ne put s'empêcher de regarder la tasse de café et les cigarres bariolés de George.

— Si les hommes étaient des anges, reprit-il, je pourrais croire à ce système ; mais je crains fort que votre république ne soit réalisable que dans le ciel.

— Oh ! si les hommes voulaient comprendre leur vraie grandeur ; si, pénétrés d'un même esprit d'amour et de charité, ils brisaient ces misérables barrières élevées entre eux par d'imbécilles préjugés ; si, en face du soleil qui les éclaire tous de la même lumière, au sein de la nature qui s'ouvre à tous avec amour, ils voulaient revenir à la primitive fraternité !... quel miracle serait impossible alors ? et pourquoi le ciel ne descendrait-il pas sur la terre ?

La physionomie de George, qui jusqu'alors avait eu quelque chose de sec et de morose, s'était éclairée subitement, et rayonnait d'enthousiasme ; sa voix, auparavant brève et saccadée, était pleine d'âme ; ses yeux élevés en haut brillaient de l'éclat du génie ; et le major stupéfait crut même voir comme un feu immatériel luire au travers de ce front inspiré.

— Décidément, se dit-il ; cela ne vient pas du comité-directeur.

— Au diable mon cigarette qui s'éteint pendant que je fais du pathos ! s'écria George. A un autre, major ! comment les trouvez vous ?

— Admirables ; mais il portent un peu à la tête.

— Ce sont des cigarres poétiques qu'un ami m'a envoyés de l'Orient. On les prépare avec la feuille du *datura fastuosa*. Voyez la belle fumée qu'ils produisent.

En disant ces mots, George fit rouler au loin une magnifique bouffée qui parut aux yeux du major reluire de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Elle se divisait en une

infinité de minces filets d'une vapeur chatoyante ; et ces filets se contournaient, se tordaient, s'entre - croisaient, comme une riche broderie sur un fonds gris de perle. Au milieu de ce singulier nuage, le major s'imagina voir flotter pêle-mêle des comparaisons poétiques, des métaphores admirables, des images ravissantes et brillant de tous les feux de l'Orient.

— Mais ce sont des poèmes que ces cigarres, s'écria-t-il ; on créerait des chefs-d' œuvre en les fumant... A propos, ajouta-t-il, enhardi par l'influence excitante de l'arôme subtil, et voulant aborder le mystère qu'il avait à cœur d'éclaircir ; que faites vous donc des femmes, dans votre république ?

— Je les supprime, dit George. Oui, je rejette ces êtres vains et frivoles qui font la honte de l'humanité. Il faut que la femme devienne l'égale de l'homme, égale en force, en courage, en énergie, ainsi qu'en dignité. Tant que cette métamorphose ne sera pas opérée, je plaindrai la femme autant que je la mépriserai.

— Mais, George, vous même... n'êtes vous point...

— Me prenez vous... pour une femme ? s'écria-t-il avec véhémence. Moi, une femme ! regardez moi donc !

Ses yeux lançaient des éclairs, et toute sa figure avait pris une expression imposante de fierté masculine. Les longs flocons de fumée qui voltigeaient autour de sa tête parurent se rapprocher et se condenser sur sa noire chevelure, où ils se roulèrent en boucles ondoyantes. Bientôt le major crut voir, non sans effroi, que ces boucles n'étaient autre chose que de véritables serpents bien vivants, qui se tordaient et se dressaient en tous sens ; et, de moment en moment, le visage qu'ils entouraient prenait plus complètement la glaciale et terrible immobilité d'une tête de Méduse. Le major sentant le froid de la crainte se glisser dans tous ses nerfs, fit un effort violent pour secouer cette torpeur envahissante.

— Absurde ! s'écria-t-il, ce ne sont pas de véritables serpents !... Et il avança la main pour saisir une vipère qui dardait contre lui sa langue de feu. Mais, au même instant, il se sentit mordu à l'index, et ne put retenir un cri.

— Que diable faites-vous donc, major ? dit George en riant, vous vous brûlez les doigts à mon cigarre.

Le major reconnut bien alors que rien de ce qu'il avait cru voir n'était réel, et, honteux de sa méprise, il souffla sur ses doigts sans dire un seul mot.

En cet instant les exclamations joyeuses de deux enfants se firent entendre dans l'escalier.

— Ah ! voici les mioches ! s'écria George avec une expression vive et soudaine d'intérêt. Le son de la voix, et le regard qui accompagna cette exclamation, ne pouvaient partir que d'un cœur de mère.

— Elle a beau nier, elle est décidément femme, se dit le major.

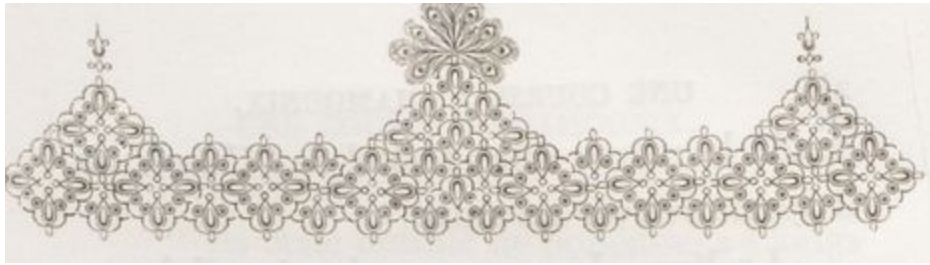
Il se leva pour prendre congé. — A demain ! dit George, je vous attendrai jusqu'à sept heures.

Le major sortit, la tête un peu confuse de tout ce qu'il avait vu, mais satisfait cependant d'être arrivé à une conclusion. En descendant l'escalier, il rencontra les deux enfants, un garçon et une fille, qui montaient en babillant, accompagnés de leur bonne. — Bonjour, ma belle petite, dit-il, en passant sa main dans une forêt de cheveux blonds et bouclés. — Bonjour, monsieur, lui répondit une petite voix ferme et décidée. Le major souleva l'enfant pour l'embrasser, mais sa surprise fut grande lorsqu'il sentit sous ses lèvres un visage de carton, en même temps que son odorat fut frappé d'un parfum de cire et de vernis. Il posa précipitamment l'enfant et descendit l'escalier quatre à quatre.

— Dieu me garde ! dit-il tout haut en courant dans la rue ; Dieu me garde de me mettre en route avec ce nécromancien qui voyage accompagné de deux enfants de carton, pour faire croire qu'il est femme et mère. Je ne sais

si c'est un homme ou une femme, mais à coup sûr c'est un diable !

Le même soir le major écrivit à M. George qu'il ne pourrait avoir l'honneur de l'accompagner. Il n'avait pas pu se procurer de passeport ; mais il ajoutait qu'il rejoindrait bientôt les voyageurs à Chamounix.



CHAPITRE III.

Arrivée à Chamounix. Le livre des voyageurs et la famille Piffoëls. Nouvelles surprises du major. Discussion sur l'art, et méthode remarquable de démonstration par un récit en action. L'Océan, les palmiers et les monstres marins dans l'auberge de l'Anion.



LES jours suivants, le major fit de profondes réflexions sur les curieux incidents de son entrevue avec George. Après y avoir appliqué tous les procédés de l'analyse et de la synthèse, il en vint à cette conclusion : que nous connaissons fort mal encore les limites qui séparent la réalité de l'illusion, le fond de l'apparence, le merveilleux du naturel. Il se présentait une belle occasion d'approfondir cette obscure question : il résolut d'en profiter.

Il partit donc pour Chamounix, et il descendit le même soir à l'hôtel de l'Union, où il devait trouver ses amis.

« Le livre des voyageurs ! cria-t-il brusquement au garçon. — Je suis curieux de voir, se dit-il, quels titres et qualités se donne cet énigmatique personnage.

Il reconnut d'abord les grandes et impétueuses pattes de mouche de son ami Franz, musicien-philosophe, né au Parnasse, venant du Doute, allant à la Vérité. Puis, plus bas, il reconnut l'écriture du billet qu'il avait reçu, et il lut ce qui suit :

Noms des voyageurs. Famille Piffoëls.

Domicile.	La nature.
D'où ils viennent. .	De Dieu.
Où ils vont.	Au Ciel.
Lieu de naissance. .	Europe.
Qualités.	Flaneurs.

Date de leurs titres. Toujours.

Délivrés par qui. Par l'opinion publique.

« Me voilà bien avancé ! » dit le major.

— Monsieur vient-il pour les arrêter ? dit l'aubergiste en s'approchant respectueusement.

— Arrêter qui ?

— Mais cette famille de bohémiens à longs cheveux et en blouses, qui fait là-haut un sabbat d'enfer, qui se moque du roi, de la loi et des maîtres d'hôtel. C'est à ne pas s'entendre. Tous mes voyageurs déguerpissent.

— Combien sont-ils ?

— Quatre, cinq, que sais-je ?... des hommes, des femmes.... ça va, ça vient.... ça se transforme... Il y a aussi deux enfants.

— De carton ? dit le major.—Les avez vous bien examinés ? ajouta-t-il en tirant l'aubergiste à part ; êtes-vous sûr que ce ne soient pas des automates ?

Le brave homme ouvrit de grands yeux.

— Je ne sais pas, répliqua-t-il, si ce sont des tomates ; mais quant à être de carton, ils font trop de bruit pour cela.

— Où sont-ils logés ?

— Au numéro 13.

Le major monta précipitamment, et entra tout droit dans la chambre désignée.

— Eh ! voici notre cher compagnon de voyage, s'écria Franz en s'élançant à sa rencontre. Soyez le bien venu ! voilà un homme de parole !

Le major, sans répondre un seul mot, se laissait secouer amicalement la main. Ses yeux qu'il avait portés rapidement autour de la chambre s'étaient arrêtés sur un tableau qu'il contemplait avec étonnement.

Aux deux extrémités d'un sofa placé devant le feu de la cheminée, mollement appuyées sur des piles de coussins, deux nobles figures de femmes se dessinaient comme un groupe statuaire d'une harmonieuse symétrie. Toutefois cette symétrie ne s'étendait qu'à la disposition générale des lignes et des contours, car les détails offraient bientôt à un œil attentif tous les caractères d'une antithèse complète et brillante. Des deux parts il y avait union de force et de grâce ; mais ici la grâce prédominait sur la force, tandis que là elle semblait jetée comme un voile léger sur un principe de puissance qu'elle modérait à peine. Des deux parts, intelligence et poésie ; mais ici plus de réflexion et d'esprit, là plus de spontanéité et de génie. Le calme fier de ces deux physionomies semblait chez l'une le fruit de la lutte intérieure et de la victoire de l'âme ; chez l'autre un don de la nature, et la simple expression d'une force innée qui a la conscience d'elle-même.

Le contraste éclatait jusque dans les détails du costume, disposé d'une part avec le goût le plus exercé, et de l'autre avec toute l'indépendance d'une imagination capricieuse. L'art se montrait dans l'arrangement de ces boucles de blonds cheveux, qui descendaient en touffes élégantes et

dorées, tandis que les masses lisses et compactes de cette noire chevelure témoignaient d'un superbe dédain pour les ressources de la coquetterie féminine. Enfin, ce qui complétait l'opposition, c'est qu'Arabella, la première de ces deux femmes, gracieusement inclinée sur le sofa, tenait à la main un flacon d'eau de senteur ; tandis que George, (le major l'avait reconnu au premier coup d'œil) dans une pose plus hardie, fumait tranquillement une longue pipe turque.

Le major resta quelques instants immobile sous le coup de l'étonnement. Il était arrivé par de subtiles inductions à se persuader que George était un homme, et voici qu'il la trouvait décidément femme, sœur et compagne d'Arabella.

— Il paraît, dit celle-ci en riant, que notre ami le major marche de surprise en surprise. Eh bien ! vous ne nous dites rien ? Ne reconnaissez-vous donc pas cette dame ? Avez-vous oublié votre entrevue à l'hôtel du Léman ?

— Je gagerais, s'écria Franz, qu'il est encore sous l'influence des cigarres de datura.

— Les cigarres de datura ! répéta le major, comme si une lumière subite eût éclairé son esprit perplexe ; je crois, en effet, que c'est là la cause de quelques illusions singulières qui ont dû me faire paraître bien ridicule à vos yeux.

— Mais pas trop, major, je vous assure, dit George d'un air malicieux ; seulement, vous aviez l'air un peu ébahi, et en partant vous vous êtes fait une querelle avec ma fille qui vous veut un mal de mort. Solange, venez donc ici, et faites votre paix avec le major.

La petite fille aux blonds cheveux s'avança en faisant une jolie moue ; elle leva vers le major deux yeux déjà rayonnants de génie, et lui dit d'un ton décidé :

— Vous m'avez gâté ma poupée en voulant m'embrasser ; je ne vous aime pas.

— Votre poupée ! ma chère petite, dit le major en lui pinçant la joue pour s'assurer qu'il n'était pas dupe d'une nouvelle illusion. Je vois en effet que je me suis trompé.

C'est singulier, je vous ai prise vous-même pour votre poupée.

Un éclat de rire général accueillit cette naïve confession. Le major promit de remplacer le joujou perdu, et la meilleure harmonie s'établit entre tous les membres de la caravane.

Une conversation s'engagea vive, rapide, vagabonde, effleurant tout et n'approfondissant rien. On en vint enfin à parler de l'art, mot sublime devenu banal par l'abus qu'on en a fait.

— Voyons, dit Franz, tâchons une bonne fois de donner un sens à ce mot protégé. Nous aurons bien du malheur si nous n'arrivons à rien, en réunissant les idées d'un poète, d'un artiste et d'un universel.

— Pas d'injures ! s'écria le major ; les injures sont interdites. Si vous m'appellez universel, je vous appellerai croque-note, je vous en préviens.

— Comment donc ! mais c'est là l'épithète...

— De l'ironie la plus sanglante, Franz ; un brevet d'universalité n'est et ne peut être qu'un brevet d'universelle médiocrité : vivent les hommes spéciaux !

— Ne tombons pas d'un extrême dans l'autre, dit Arabella ; les hommes spéciaux sont comme les puits artésiens, profonds, mais étroits.

— S'ils sont vraiment profonds, dit le major, la source vive en jaillit. Qu'importe leur diamètre.

— Mais le génie ? dit Arabella.

— Le génie, c'est autre chose ; le génie est nécessairement spécial et universel tout à la fois ; c'est le fleuve puissant qui s'élance du sein de l'abîme pour se répandre sur de vastes contrées.

George fit un signe muet d'assentiment.

— Revenons à notre sujet, dit Franz. Qu'est-ce que l'art ? voyons votre définition.

— Je m'en garderai bien, répliqua le major. Une définition est une livrée que l'on endosse, et sous la gêne de laquelle

il faut marcher pendant tout le cours de la discussion.

— Je ne serai pas si prudent, et je dirai hardiment que l'art est un langage.

— C'est un peu vague, dit le major.

— Je m'explique. Le langage est une manifestation d'idées sous une forme sensible ; l'art peut-il être autre chose ? Seulement l'art doit chercher dans le beau ses moyens d'expression, car c'est là son domaine. Je compléterai donc ma définition en disant que l'art est le langage du beau.

— Mais, objecta le major, la nature ne nous parle-t-elle pas aussi cette langue du beau ; et si cela est, que devient votre définition ? Car la nature et l'art ont toujours été opposés l'un à l'autre, comme deux puissances rivales, ou comme le modèle à la copie.

— Vous verrez, dit Arabella, que nous allons en revenir à cette conclusion rebattue, que l'art est l'imitation de la nature.

— Rebattue, en effet, et fausse de tout point, s'écria Franz. Comment l'appliquerez-vous à la musique, par exemple ? par quel artifice de raisonnement rattacherez-vous Beethoven au rossignol ?

— Cela paraît difficile, dit le major ; toutefois le principe de l'imitation de la nature me semble avoir son utilité et sa vérité. Il est utile, en ce qu'il donne à l'art une base réelle, en ce qu'il empêche l'artiste de s'égarer dans les espaces indéfinis de l'idéal ; il est vrai, quand il s'applique à la nature, considérée, non pas dans ses résultats, mais dans ses forces vivantes et productives.

George, qui avait écouté jusque-là silencieusement, en laissant monter de temps à autre une bouffée floconneuse, éloigna de ses lèvres l'ambre poli, et dit d'un ton ferme et calme :

— Subtilités que tout cela ! vous vous trompez, mes maîtres : l'art est une création.

— D'accord, dit le major, avec la restriction...

— Sans restriction aucune, interrompit George : l'art crée aussi réellement et aussi complètement que la puissance qui a tout fait sortir du néant.

— Vous n'entendez pas cependant que les productions de l'art aient la même réalité que les êtres naturels.

— J'affirme au moins que l'art peut porter l'illusion jusqu'au point où il devient impossible de la distinguer du réel ; et qui sait si la vérité des êtres naturels est autre chose qu'une illusion de ce genre ? Mais vous avez l'air incrédule, major ; eh bien ! écoutez le récit d'un rêve que j'ai fait la nuit dernière.

George commença son récit, et après les premières phrases destinées à servir d'introduction, il s'opéra une singulière révolution dans l'esprit du major. Il avait écouté attentivement les paroles qui sortaient de la bouche du conteur ; mais bientôt ces paroles, au lieu d'arriver à son oreille sous forme de sons, lui parurent prendre un corps et se manifester comme images à l'organe de la vue. D'abord une vapeur diaphane et brillante sembla s'étendre peu-à-peu sur tous les objets environnants. Le sofa, la chambre, Arabella, Franz, disparurent sous ce voile bleuâtre. George seul restait en vue, planant, à ce qu'il semblait, au milieu de l'espace. Bientôt le major s'aperçut que ce qu'il avait pris pour une vapeur transparente, n'était autre chose que la voûte azurée du ciel, au-dessous de laquelle l'Océan étendait à perte de vue sa surface étincelante des feux de l'aurore. Le soleil se leva soudainement, comme si l'œil de la nature se fût ouvert par un réveil subit.

George parlait toujours, et ses paroles, se corporifiant aussitôt, descendaient sur la mer comme une magnifique cascade de formes végétales, élégantes et majestueuses. Arrivées à la surface de la mer, ces formes se groupaient aussitôt de la manière la plus pittoresque ; et on vit s'élever du sein des eaux comme un immense et merveilleux bouquet. Des palmiers gigantesques balançaient mollement leurs panaches inclinés au-dessus des masses compactes

d'une verdure admirable de fraîcheur. Des lianes à feuillage bizarre s'élançaient de toutes parts, et, couvertes de fleurs bigarrées, formaient d'inextricables contours comme de longs serpents entrelacés. Du milieu de ces masses touffues, d'autres fleurs, magnifiques de formes et de couleurs, mais inconnues aux botanistes, étalaient avec complaisance leurs superbes corolles. Au sommet de ce trône brillant, George, assis dans le calice azuré d'un immense lotus, tenait une lyre d'or, et semblait régner en maître sur ce monde de sa création.

Le major, dans un étonnement indicible, contemplait ce tableau, et cherchait à s'expliquer de quelque manière comment s'était opéré ce prodige, lorsqu'il vit George, cédant au sommeil, se pencher en arrière, la tête renversée sur le bord du lotus. La lyre s'échappa de ses mains, et tomba au fond du calice en rendant un son plaintif. Au même instant, du fond de l'abîme transparent comme une masse de cristal, s'élevèrent ainsi qu'une sombre nuée d'orage, une foule de monstres, hideux enfants du chaos. Bientôt l'île fleurie fut entièrement entourée de leurs groupes effroyables. D'énormes serpents, pelotonnés ensemble, soulevaient leurs têtes au-dessus des eaux, et lançaient des regards venimeux sur le brillant lotus. D'immenses polypes, agitant leurs bras noirs, enveloppaient les tiges des palmiers, et s'efforçaient d'entraîner l'île au fond de la mer. Des poulpes aux yeux de feu appliquaient leurs horribles tentacules sur les fleurs délicates et les mettaient en pièces. L'agitation causée par les efforts réunis de ces monstres gigantesque souleva les flots comme la tempête la plus violente. Des vapeurs pestilentielles se déroulèrent en masses ténébreuses, et le soleil obscurci ne laissa plus voir qu'un disque sanglant : au zénith seul le ciel brillait toujours d'un azur sans tache.

Cependant l'île balancée par les vagues furieuses, cédant aux puissances ennemies qui l'attaquaient, menaçait à chaque instant de s'engloutir dans l'abîme. Déjà les bras

sombres des polypes, gagnant de proche en proche, allaient atteindre le calice élégant du lotus, lorsque soudain George se réveilla, et, mesurant le danger d'un regard superbe, saisit la lyre d'or, et en fit retentir les cordes harmonieuses. Alors on vit le trône merveilleux s'élever lentement au-dessus des flots, et monter comme un navire aérien vers le zénith azuré. Les monstres attachés de toutes parts, redoublant d'effort et de rage, furent soulevés un instant, et montrèrent leurs formes repoussantes à la lumière du jour épouvanté. Mais forcés enfin à lâcher prise, ils retombèrent dans l'océan comme une horrible avalanche, et allèrent cacher dans les entrailles de la nuit leur honte et leur impuissante fureur. La mer reprit peu à peu son calme, le soleil brilla de nouveau d'un éclat pur, et les nobles harmonies de la lyre d'or s'étendirent librement dans l'espace infini.

En ce moment-là, le major eut la sensation d'un voile qui s'abaissait sur ce tableau, comme le rideau d'un théâtre. Il se frotta les yeux, et revit distinctement et la chambre d'auberge, et le sofa et ses compagnons de voyage.

— Eh bien ! dit Franz, que vous semble de ce récit ? Ne croirait-on pas avoir assisté à toute la scène, tant la description en était vive ?

— Ne croirait-on pas !.... la description !.... mais je viens de voir tout cela de mes propres yeux, s'écria le major.

Tout le monde se regarda d'un air étonné ; et le major, revenant tout-à-fait à lui, ne comprit point comment il avait pu s'abuser d'une façon aussi étrange. Il lui parut évident que ce qu'il avait pris pour le ciel n'était que le papier bleu de la chambre. Le sofa, avec son indienne à grandes fleurs et ses coussins sur lesquels George était assis, avait remplacé l'île enchantée. Le visage souriant d'Arabella, entouré de bloucles blondes, se trouvait exactement à la place où le major avait vu le soleil ; et l'onduleuse chevelure de Franz, qui s'était assis à terre aux pieds de

George, ne ressemblait pas mal aux serpents entrelacés et aux bras flexibles des monstres marins.

—Vous êtes, monsieur le major, dit George après un moment de silence, vous êtes le plus grand et le plus habile flatteur que j'aie rencontré de ma vie. Sur un simple récit que je fais, vous feignez de tomber en extase et d'avoir des visions. Cela n'est pas bien, et j'exige de vous plus de franchise, si vous voulez que nous restions en bonne intelligence.

— Mais, dit le major, je vous jure mes grands dieux....

— Assez, assez ! pas un mot de plus ! Vous ne me persuaderiez pas, ajouta-t-elle en se levant pour prendre son bougeoir. Demain, si le temps est beau, nous irons au Montanvers et à la mer de glace ; là, major, vous pourrez avoir des visions tout à votre aise. Franz, chargez-vous de retenir les mulets.

En disant ces mots, George prit Arabella par la main et se dirigea vers la porte. En passant devant le major, elle le salua d'un léger signe de tête, accompagné d'un coup-d'œil et d'un sourire qui lui parurent renfermer une expression bien prononcée de malice sarcastique.





CHAPITRE IV.

Singulières divagations du major, troublé par de mystérieuses terreurs. Géométrie anthropologique, ou manière de cuber les hommes. Comme quoi trois Anglais se trouvèrent rafraîchis tout autrement qu'ils ne l'entendaient. Dialogue dithyrambique entre un poète et une étoile, d'où il résulte évidemment que le français est la langue universelle.



LE major, appuyé contre la cheminée, les yeux fixés sur la porte par laquelle George et Arabella venaient de disparaître, resta plongé dans une méditation silencieuse et presque sombre. Il tressaillit visiblement lorsque Franz l'interpella tout-à-coup pour lui demander ce qui le préoccupait si fort.

— Et c'est vous, Franz, qui me faites cette question ? vous qui m'avez engagé à mon insu, et presque malgré moi, dans une aventure extraordinaire dont je ne puis prévoir ni le développement ni les conséquences. Savez-vous bien que si ce n'était la vive amitié que je vous porte, et aussi un peu la crainte du ridicule, je prendrais à l'instant la fuite, pour échapper au réseau fatal que je sens, bien plus que je ne le vois, étendre peu-à-peu ses fils pour m'envelopper de toutes parts !

— A qui diable en avez-vous donc, major, s'écria Franz avec un air de surprise tout-à-fait exempt de feinte. En vérité, je ne vous reconnais plus. Vous, habituellement si calme, si réfléchi, quelquefois même si froid, vous paraissez hors de vous même ; vous êtes en proie à des hallucinations, à des craintes chimériques.... vous avez l'air de croire à quelque complot dirigé contre vous, et dont je serais l'un des instigateurs.

— Non, Franz, je ne vous accuse pas ; je crois même que vous ignorez entièrement la position singulièrement grave dans laquelle je me trouve placé par votre fait, position que je ne puis moi-même entrevoir encore que d'une manière confuse, mais à laquelle je sens déjà que toutes les puissances de ma nature sont intéressées. Quel est cet être — je ne puis trouver d'autre mot pour exprimer ma pensée — cet être mystérieux que vous appelez George, et que vous prétendez connaître comme on connaît un ami ?

— Cet être mystérieux ! dit Franz en pouffant de rire de la manière la plus irrévérencieuse ; ne dirait-on pas vraiment que vous parlez de la sibylle de Cumès ou de la pythonisse d'Endor ? Mais George n'a rien de mystérieux ; c'est au contraire la nature la plus franche, la plus exempte de toute contrainte, de toute prétention, de toute dissimulation, que j'aie jamais connue. C'est un cristal de roche, major, un cristal qui a bien aussi ses taches et ses soufflures, mais qui ne vous cachera jamais aucun de ses défauts.

— Vous m'étonnez étrangement, Franz, et ce que vous me dites là doit vous élever d'une immense hauteur, ou vous faire descendre de tout autant dans l'opinion que je me suis formée de vous. Si réellement vous connaissez cette nature de manière à ce que vos regards la traversent dans tous les sens, alors vous êtes doué d'une vue surnaturelle, et je m'incline devant votre puissance. Si au contraire cet être vous semble transparent parce que vous ne voyez rien en lui de ce qu'il renferme, alors vous rentrez dans la masse du vulgaire qui ne croit qu'aux choses tangibles et palpables. L'aigle et l'aveugle peuvent également fixer leurs yeux sur le soleil, mais par des raisons bien différentes.

— Il y a un sens profond dans vos paroles, major, un sens que je comprends sans pouvoir m'en rendre compte d'une manière bien claire : vous faites luire comme un rayon subit dans une région de mon être, dont je n'avais, pour ainsi dire, qu'une conscience obscure. Mais expliquez-vous donc sur ce que vous voyez en George de si mystérieux.

— Il faut vous dire, mon cher Franz, que depuis longtemps je me suis fait une méthode, à moi particulière, pour apprécier la capacité des hommes avec lesquels je me trouve en relation. Je les sonde et les mesure dans les trois dimensions, au moyen d'une formule de haute analyse dont l'emploi m'est devenu familier. C'est ce que j'appelle cuber un homme. Quand j'ai pénétré par-dessous sa base, que je me suis élevé au-dessus de son sommet, que j'en ai fait le tour en un mot, il est à moi, je le possède ; je sais ce qu'il peut et ce qu'il ne peut pas, et je l'enferme dans une sphère dont il ne franchira jamais les limites. Eh bien ! Franz, mon procédé dont je me croyais sûr, mon procédé, qui jamais encore ne m'avait laissé tout-à-fait en défaut, échoue, échoue complètement quand je veux l'appliquer à votre mystérieux George. J'ai beau plonger dans les abîmes, descendre et descendre encore, je ne puis atteindre aux extrémités de ses racines ; je m'élève en vain dans les espaces du ciel, au-delà des astres, au-delà des

nébuleuses et des voies lactées, toujours son œil est au niveau de mon œil. Veux-je pénétrer dans son être par la pensée, je me heurte contre une barrière invincible : il semble qu'il y ait là comme une sphère inabordable pour l'intelligence ; et de ce centre, jaillissent de temps à autre des éclairs surnaturels qui éblouissent et confondent mon esprit. Comprenez-vous maintenant, Franz, toute la gravité de ma position ? Je suis en lace d'un sphinx redoutable, qui me crie : « Devine ou tombe dans le gouffre !... » Il fuit résoudre cette énigme ou voir crouler mon édifice intellectuel. Elle aussi, elle comprend instinctivement le danger qui la menace ; de là cette attitude défensive et offensive qu'elle a prise vis-à-vis de moi. Mais, confiante dans sa force, elle joue tout en combattant, et cela peut-être me donnera sur elle quelque avantage.

— Que le diable m'emporte, major, si je comprends la moitié de ce que vous me dites-là. Vous voyez en George des choses dont je ne me suis jamais douté, car nos rapports mutuels ont toujours été réglés par une complète et profonde harmonie. Mais dites-moi donc franchement si vous m'avez fait l'honneur de me cuber aussi par votre méthode ?

— Non, Franz, je ne l'ai pas même tenté. Vous avez exercé sur moi, dès l'origine, une attraction si franche et si complète, que je n'ai eu ni le temps ni la volonté de la réflexion. Dès-lors mon âme s'est jouée librement dans la vôtre, sans jamais se heurter contre des limites, et sans aucun désir de savoir s'il en existe quelque part. Toutefois je soupçonne fort que vos racines plongent, comme celles de George, dans quelque profondeur incommensurable. Peut-être leur point de départ est-il le même, et cela expliquerait la simplicité et la clarté des rapports établis entre vous. Si cet élément irrationnel de votre nature n'a pas donné naissance à une opposition entre vous et moi, c'est que la pensée, qui chez vous est active et puissante, a servi d'élément conciliateur. Et maintenant, mon cher

Franz, que j'ai répondu franchement à votre question, répondez aussi à la mienne : Qui est George ?

— Quoi ! vous ne le savez pas encore ! s'écria Franz. Etes-vous donc un major de l'autre monde pour n'avoir jamais entendu parler de la célèbre...

En ce moment-là des clameurs bruyantes se firent entendre dans la rue, entremêlées de *deuil* et de *goddam*, en même temps qu'un rire étouffé éclatait invinciblement dans la chambre voisine, qui était celle de George.

— Bon ! la voilà qui fait des siennes ! dit Franz en courant à la porte.

Le major ouvrit précipitamment la fenêtre, et vit trois Anglais qui gesticulaient violemment, se plaignant d'avoir été aspergés d'une fenêtre qu'ils désignaient, tandis qu'ils étaient tranquillement assis à respirer l'air du soir. Ils voulaient à toute force avoir raison de l'audacieux qui les prenait pour des pots-à-fleurs. Franz qui survint eut beaucoup de peine à les calmer, en offrant de leur prouver que cet audacieux n'était qu'une jolie dame qui, par étourderie, avait lancé dans la rue des fleurs dont le parfum l'incommodait. Il fallut que George en personne parût à la fenêtre, le vase à la main, et leur adressât quelques mots de politesse pour les tranquilliser.

— Croyez-vous qu'elle y ait mis de l'intention ? dit le major à Franz, quand celui-ci fut de retour.

— Hum ! j'en serais peu surpris. Elle déteste les Anglais.

Cet incident grotesque mit fin au dialogue de nos deux interlocuteurs. Franz entra chez George pour la gronder de son étourderie, et le major alla se coucher sans avoir obtenu la réponse qu'il désirait si vivement, mais étonné de plus en plus des singuliers contrastes qui se révélaient à son observation.

Il entra à peine dans la région des songes qu'il entendit parler à haute voix dans le silence de la nuit. Il se leva et ouvrit doucement sa fenêtre. Le ciel était d'une admirable pureté, et les étoiles, versant leur lumière bleuâtre sur les

flancs neigeux du Mont-Blanc, lui donnaient cette apparence de spectre-géant qui, dans ces parages, en fait le roi de la nuit. Le major leva les yeux vers le firmament, où les astres lui parurent scintiller d'un éclat inaccoutumé. Après quelques instants de contemplation, il reconnut, à n'en pouvoir douter, que chaque étoile était un œil lumineux, et que ces milliers d'yeux flamboyants se tournaient avec une expression d'intelligence et d'amour vers un même point central. En suivant ces directions convergentes, les regards du major tombèrent sur George qui, debout à sa fenêtre, semblait converser avec le ciel. A son front brillait d'un éclat plus vif cette lueur immatérielle que le major avait cru voir déjà dans une autre occasion. Bientôt sa voix s'éleva dans la nuit.

« Salut ! ô mes astres tutélaires ! Salut à toi, ma blanche sœur de la Lyre ! que j'aime ton éclat si calme et si pur ! Fille de la primitive lumière ! as-tu toujours brillé de cette splendeur immaculée ? Es-tu sortie si belle du sein de ton créateur ; ou bien, par la libre puissance de ton principe, t'es-tu faite ce que tu es ? Le souffle impur du mal n'a-t-il jamais passé sur toi ? N'as-tu point été sollicitée par le démon de l'orgueil à te soustraire au souverain pouvoir, et à marcher seule dans la conscience de ta force et de ta beauté ? Reine des nuits étoilées ! les hommes de science, dans leur sagesse vaine et misérable, ne voient en toi qu'un globe de matière brillante ; mais moi qui te contemple avec l'œil de mon âme, moi qui comprends la sublime poésie de ton langage, je sais que ta forme visible n'est qu'un symbole de ton essence immatérielle. Réponds-moi donc ! parle-moi cette langue divine des pures intelligences qui nous rapproche au travers de l'espace infini, moi pauvre atome jeté sur un globe de boue, et toi splendide luminaire de la création ! »

Et Véga répondit d'une voix aussi pure que sa lumière argentée :

« As-tu si bien compris ma nature, noble enfant de l'inspiration ?

« Dès ton berceau j'ai fait luire sur toi le rayon de la poésie.

« Et quand ton œil pour la première fois s'est élevé vers le ciel avec une naïve admiration, mon regard bienveillant a plongé dans ton âme pour y faire briller le divin talisman ; et tu as compris mon regard.

« Et l'étincelle est devenue vivante, et le talisman s'est éclairé de mille et mille reflets.

« Je vois maintenant ses feux qui scintillent au travers de ton enveloppe mortelle.

« Étoile perdue dans les sombres régions du monde matériel ! tu es des nôtres, tu reviendras à nous.

« Tu l'as dit ; et moi aussi j'ai été tentée par le démon de l'orgueil, et l'esprit de vertige s'est emparé de moi.

« J'ai voulu suivre mes voies, et mes voies ne m'ont conduite qu'à l'erreur.

« Et ma lumière si pure s'est changée en un feu dévorant, et j'ai répandu au loin la destruction et la mort.

« Mais ramenée bientôt à ma nature première, je me suis soumise librement au principe de tout bien.

« Et maintenant je marche avec calme à l'accomplissement de ma destinée.

« Cent planètes magnifiques se meuvent dans la sphère de mon énergie.

« Cent natures diverses déploient leurs trésors infinis sous la féconde influence de mes rayons.

« Cent races d'êtres libres et intelligents croissent et se développent sous mes regards vivifiants.

« Et quand la pure harmonie dont je suis l'âme aura tout pénétré de sa puissance...

« Alors avec mon cortège de mondes, je me rendrai devant le trône de l'Éternel, et je dirai : « Voici, Seigneur ; la tâche que tu m'as donnée est accomplie ! »

« Viens à moi, viens coopérer à mon œuvre.

« Sur la plus belle de mes planètes je t'assignerai la plus belle domination ; et je te donnerai un royaume tel qu'aucun potentat n'en rêva jamais. »

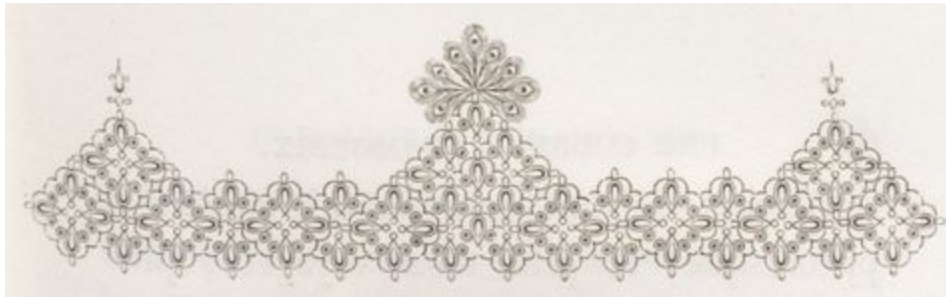
Véga se tut, et, après un moment de silence, George éleva la voix et dit :

« C'est en vain, ô ma sœur que tu me fais des offres à tenter un dieu ; jamais je ne renoncerai à ma liberté chérie. Comme l'oiseau qui chante et voltige de fleur en fleur, ainsi je veux errer d'étoile en étoile dans l'immensité des cieux. Tes planètes sont belles sans doute ; mais j'en ai rêvé de plus magnifiques peut-être, et mon attente serait trompée. D'ailleurs, d'autres astres encore partagent avec toi mon amour. Le brillant Sirius et le rouge Arcturus me lancent des regards pleins de feu et de passion ; le superbe Aldébaran me sourit avec bienveillance ; la pétulante Capella m'enveloppe de ses brûlants rayons ; Altaïr et Fomalhaut me regardent avec tendresse et mélancolie. Adieu donc, ô Véga ! accomplis tes belles destinées ; moi je poursuivrai mon pèlerinage. Peut-être un jour nous rencontrerons-nous dans les célestes espaces, toi suivie de ton splendide cortège de planètes, et moi des âmes sympathiques que l'amour de la poésie entraînera sur mes pas. Adieu ! »

Après ces mots, George ferma sa fenêtre, et le major regagna son lit, fort étonné d'avoir entendu l'étoile s'exprimer si bien en français.

Avant de s'endormir, il réfléchit à tout ce qui venait de se passer, et il fut surpris lui-même du calme avec lequel il envisageait tant de choses extraordinaires. Était-ce l'effet de cet état de transition de la veille au sommeil, où les idées, soustraites au joug de la conscience, commencent à s'ébattre en liberté ? Cette supposition est très probable ; car il serait bien difficile de s'expliquer sans cela pourquoi le major sentit s'évanouir à la fois et son étonnement, et sa curiosité, et ses vagues terreurs. Ce qu'il avait vu de plus étrange lui semblait maintenant très naturel ; George ne lui

paraissait plus inconnu depuis qu'il l'avait entendu causer avec les étoiles ; et quant à cette lutte dont il avait fait à Franz un si sombre tableau, il se dit que ce ne pouvait être au fond qu'une dispute de mots, et que tout finirait par s'arranger. Le sommeil le surprit au milieu de ces pensées rassurantes.



CHAPITRE V.

Départ pour le Montanvers. Caravane pittoresque, Petite victoire et grande défaite bu major. La mer de glace et l'océan du nord. Une boîte à musique telle qu'il ne s'en fait point à Genève. Réminiscences de plus en plus obscures. Empléte de produits indigènes. Comment le major, par trop de curiosité, retomba dans ses précédentes terreurs.



A L'AUBE du jour, le major fut réveillé par la voix de Franz, qui criait dans le corridor de l'auberge : « Allons ! debout, mes amis ! le temps est superbe ! en route pour la mer de glace ! »

En moins d'un quart-d'heure, la caravane se trouva réunie dans le salon, avec armes et bagages. On se hâta

d'expédier le déjeuner, et on descendit vers les mulets qui attendaient patiemment devant l'hôtel. Chacun enfourcha sa bête, et la troupe fut bientôt en mouvement.

L'aspect en était assurément singulier et pittoresque ; et plus d'un voyageur, plus d'un paysan de Chamounix même, accoutumé cependant aux tournures originales et aux costumes insolites des touristes, s'arrêtèrent avec surprise pour la voir défiler. En tête se voyait l'élégante et gracieuse figure d'Arabella en costume de voyage, une ombrelle à la main, et son voile vert flottant dans la brise matinale. Cette forme svelte et délicate contrastait avec la robuste tournure et la mâle physionomie du guide qui conduisait le mulet. Un peu en arrière suivaient les deux enfants montés sur la même bête, et poussant des cris joyeux. Solange, le visage rayonnant de fierté, tenait la bride dans ses petites mains, et s'imaginait conduire son paisible coursier. Venait ensuite George, dans le même costume masculin que nous avons décrit au début de cette véridique histoire, avec l'addition seulement d'un grand chapeau de paille, sous lequel ses cheveux s'échappaient en masses touffues. Assis à califourchon sur son mulet, George avait déjà tiré de sa poche et allumé une cigarette, comme pour se résigner à l'allure monotone et lente de sa monture : enfin, le major et le maestro fermaient la marche, celui-ci en blouse avec sa chevelure ondoyante et son berret à la Raphaël, celui-là en capote avec le bonnet militaire.

— Qui veut des cigarres ? s'écria George, en se retournant vers ses compagnons ; et en même temps le léger paquet de cigarettes volait au travers des airs et venait tomber dans la main tendue par le major.

— Merci, George ; un peu de feu maintenant, s'il vous plaît... Et le major, talonnant son mulet, s'approcha pour allumer son pajito. Pendant cette opération, ses yeux plongèrent dans les yeux noirs de George avec une intention de curiosité et d'examen scrutateur ; mais au lieu d'y voir le reflet de sa propre image, il crut apercevoir en

miniature la figure de George lui-même qui le regardait d'un air railleur. Toutefois l'expression calme et bienveillante du véritable George lui fit comprendre que ce n'avait été là qu'une illusion de son imagination préoccupée.

— Avez-vous bien dormi ? demanda-t-il.

— Admirablement bien ; comme on dort dans l'air des montagnes.

— Mais, ajouta le major, avec un regard interrogateur, n'avez-vous pas conversé avec les astres ?

— Je crois, en effet, avoir rêvé quelque chose de semblable, dit George d'un air étonné ; mais comment sauriez-vous cela ?

— Mettez que je l'ai rêvé comme vous, répondit le major.

George devint pensif, et répéta plusieurs fois : « Singulier ! bizarre !... » Quant au major, il éprouva un sentiment de satisfaction, comme d'une petite victoire remportée ; car il venait d'intriguer George par une allusion à ce monde intérieur, où celui-ci ne voulait point lui donner accès.

Cependant la caravane commençait à s'élever sur les flancs abruptes et boisés du Montanvers. Le soleil avait paru, radieux, et dissipait rapidement les légers brouillards de la vallée, au fond de laquelle l'Arve serpentait comme un ruban d'argent. Les formes puissantes et massives des Alpes se dessinaient avec vigueur, par les contrastes d'ombre et de lumière, comme dans l'ébauche d'un artiste de génie. A droite le glacier des Bossons, à gauche celui de l'Arveyron, jetaient sur la pente de la montagne, et au milieu des sombres forêts, les formes variées et bizarres de leurs éclatantes aiguilles. On eût dit une armée de guerriers fantastiques se précipitant dans la vallée, en s'ouvrant un passage à travers les bataillons noirs et pressés de leurs ennemis. Au-dessus de la région des sapins, des rochers arides élevaient fièrement leurs têtes décharnées et sillonnées par la foudre, images de ces âmes

stoïques que le malheur a dévastées, et qui dominent la vie en se complaisant dans leur force solitaire. Plus haut, bien plus haut encore, les lignes pures et brillantes des neiges éternelles s'élançaient vers l'azur foncé du ciel, comme la pensée du génie religieux s'élève vers la source de toutes choses.

Arabella s'arrêta pour se livrer, dans une contemplation muette, au sentiment de l'admiration, tandis que George continuait à cheminer sur sa mule, fumant son cigarre de l'air le plus insouciant, et ne jetant, de temps à autre, qu'un regard distrait sur les sublimes tableaux déployés à ses pieds et au-dessus de sa tête. Franz et le major lui reprochèrent son indifférence.

— Laissez-moi donc tranquille, mes maîtres, repartit George avec humeur ; tout ce que vous admirez là n'est-il pas devenu mon bien, depuis long-temps ? La nature n'est peut-être pour vous qu'une lanterne magique dans laquelle vous regardez en poussant des cris de joie, comme des enfants que vous êtes, et que vous oubliez quand le spectacle est fini. Moi, je la porte dans mon sein, et je la vois sans cesse ; qu'ai-je à faire de venir ici pour l'admirer ? Et de plus, ajouta-t-il avec gaîté, je ne crois pas à votre admiration ; ce n'est là qu'un prétexte de paresseux pour rester assis majestueusement sur vos mulets. Allons, à bas ! s'écria-t-il en s'élançant à terre, et en saisissant le bras de Franz pour le désarçonner. Escaladons la montagne, et voyons si elle vous connaît mieux que moi. Major, je vous défie à la course au clocher ! à celui de nous deux qui atteindra le premier ce roc grisâtre que vous voyez là-haut !

Et léger comme le chamois, secouant d'un air de bravade ses boucles noires que la rosée du matin avaient ornées de perles brillantes, George s'élança sur la pente rapide avec toute l'assurance d'un chasseur des Alpes. Le major, ainsi provoqué, et confiant dans son habitude des montagnes, se flatta de remporter une facile victoire, et, laissant là sa

monture, il se précipita sur les traces de George. Il se vit bientôt sur le point de l'atteindre, et déjà il se préparait à le dépasser d'un air triomphant, lorsqu'un singulier phénomène vint frapper ses regards. Il remarqua que tout autour de George, et à mesure que celui-ci s'élevait, tous les objets semblaient s'animer et prendre vie. Le gazon brillait d'une verdure éclatante et presque lumineuse ; les longues herbes murmuraient en s'inclinant ; les petites fleurs des Alpes ouvraient leurs élégantes corolles, au centre desquelles on voyait luire un regard d'amour ; les sapins séculaires abaissaient leurs grands bras, et semblaient tendre à George des mains amies pour lui venir en aide ; les ronces, saisies de la crainte de le blesser, se glissaient comme des serpents effrayés dans les fissures des rocs ; les pierres même s'agitaient pour lui assurer à chaque pas un point d'appui. George avait-il passé, toute cette vie s'éteignait, et les objets matériels reprenaient pour le major leur nature indifférente ou brutale. Le gazon devenait glissant, les longues herbes et les ronces s'enlaçaient dans ses jambes, les fleurs se cachaient d'un air dédaigneux, les pierres roulaient en se dérochant sous ses pieds, et les noirs rameaux des sapins ne s'agitaient que pour lui fouetter le visage. Ses efforts redoublés pour atteindre George furent aussi vains que fatigants ; et il était encore à se débattre péniblement sur la pente ennemie, lorsqu'il entendit son adversaire pousser un cri de triomphe en s'élançant sur le rocher désigné comme but de la carrière. Les applaudissements d'Arabella et de Franz répondirent d'en bas à ce signal de victoire ; et le major, haletant et confondu, se vit forcé, pour comble de mortification, d'accepter l'aide d'une main généreusement tendue, pour échapper aux mille obstacles suscités contre lui par une puissance occulte.

— Vous m'avez fait trop beau jeu, dit George, en riant avec malice. Il est toujours dangereux de mépriser son

ennemi. Pourquoi vous obstiner à suivre le chemin le plus difficile ?

Le major jeta les yeux sur la pente qu'il venait d'escalader, et s'aperçut qu'en effet il avait choisi, comme à plaisir, le côté le plus ardu et le plus encombré de ronces et de pierres roulantes, tandis que George avait habilement profité d'un petit ravin creusé par les eaux pour faciliter son ascension.

— Voilà qui est bizarre ! dit le major ; il me semblait cependant que je suivais vos traces.

— C'est précisément ce qui vous a perdu, reprit George, avec un sérieux profond. Comment pourriez-vous suivre mes traces ? N'habitons-nous pas deux mondes différents, deux mondes plus éloignés mille fois que les deux pôles de l'univers ?

— Oui, dit le major ; et cependant ces deux mondes ne se touchent-ils pas aussi par tous les points ? N'y aurait-il donc aucun pont jeté quelque part pour passer de l'un à l'autre ? et sur ce pont, George, ne pourrions-nous pas nous rencontrer et nous tendre amicalement la main ?

— Cherchez, dit George, en reprenant son air moqueur, cherchez bien, et tenez-moi au courant de vos découvertes. En attendant, adieu ! au revoir sur votre pont !

Cette énigmatique conversation s'était passée, pour ainsi dire, sans que le major eût la conscience de ce qu'il disait et de ce qu'il entendait ; car, un instant après, il crut avoir pensé tout cela d'une manière fugitive. Absorbé par de singulières réflexions, il suivit silencieusement à pied le sentier du Montanvers, tandis que George, en belle humeur, se joignant à la caravane qui venait d'arriver, remontait sur son mulet, et semait l'air de saillies et d'éclats de rire.

Une heure plus tard, les voyageurs assis sur la pente gazonnée qui couronne les rochers de la Mer de glace, laissaient errer leurs regards sur l'immense chaos déployé au fond de l'abîme. Le soleil venait à peine de dépasser le

zénith, et dardait ses rayons sur ces masses éblouissantes qui bravent incessamment son pouvoir. Tantôt répercutés en éclatants reflets, tantôt absorbés, engloutis par les froides et bleuâtres profondeurs des crevasses, les traits enflammés de l'astre du jour tombaient impuissants sur cette vaste cuirasse du vieil hiver. De toutes parts des rochers abruptes, découpés en sombres contours, descendaient à pic sur la masse bleuâtre du glacier, et l'entouraient d'une formidable enceinte. Sur les murailles de cette forteresse de Titans, les pics élancés des montagnes semblaient placés de distance en distance, comme autant de géants préposés à sa garde.

— Cela est beau, s'écria Franz, après quelques moments d'admiration silencieuse. Cela est beau, parce que cela est complet : rien ne manque à ce tableau de mort et de silence.

— Rien... que la vie, dit George. Est-ce donc si peu de chose que cela ?... Pourquoi appeler ceci la mer de glace ! Le lac de glace, le fleuve de glace, je comprendrais, et j'admirerais peut-être ; mais pourquoi évoquer par un nom l'image bien autrement sublime du vieil Océan du nord, avec ses montagnes flottantes et ses monstres marins, avec ses ténèbres et les magiques splendeurs de ses aurores boréales, avec ses tempêtes et ses mille voix mugissantes ?

— Vous voilà bien, dit Franz, d'un ton d'humeur, vous voilà bien avec votre imagination vagabonde et insatiable qui déborde toujours tout ce qu'elle embrasse. On vous donne du beau, vous voulez du sublime ; on vous donne du sublime, vous exigez du plus sublime ! On vous ferait voir d'un coup-d'œil l'univers entier, que vous demanderiez à coup sûr : « Et au-delà ? »

— Que voulez-vous, mon bon Franz, reprit George avec la plus grande simplicité ; si je suis fait ainsi. Et cependant vous m'accusez à tort d'avoir une imagination insatiable ; car, tenez, ajouta-t-il, en étendant les bras pour cueillir une jolie cloche bleue qui semblait le saluer amicalement en se

balançant sur sa tige ; j'aime mieux cette campanule que toute votre mer de glace.

— Je vois bien, dit Franz, que vous êtes en ce moment dans votre humeur récalcitrante, dans cette disposition d'esprit où l'on vous écraserait plutôt que de vous faire convenir de la plus petite vérité. Pourquoi ne pas avouer que vous trouvez cela beau ?

— Parce que je n'aime pas la mort, reprit George avec vivacité. Quand mon œil plonge dans cet abîme de glace et de rochers, il me semble que je regarde dans l'âme stérile et désolée de quelque vieillard, dont les idées, les sentiments, surpris par le froid de l'âge, se sont pétrifiés dans la bizarrerie de leurs formes. Ou, si vous aimez mieux, j'y vois l'image de notre siècle, encombré, comme cette vallée, de débris glacés et de vieilles roches qui se décomposent. Il faudrait l'éruption d'un volcan et ses laves brûlantes pour déblayer ce désert et y ramener la vie par la destruction. La vie ! la vie ! Franz. Vive la vie ! Qu'en dites-vous, major ?

— Je dis que je me range à l'avis de Franz. Il faut voir chaque chose dans son cadre, et s'imposer le silence pour laisser parler ce que l'on veut comprendre. En voyant tout dans tout, en mêlant au spectacle de la nature les passions, les préjugés, les misères de la vie individuelle ou sociale, on se condamne à ne jamais ressentir une impression vraie et harmonieuse.

— Le pédant ! murmura George ; comme si je ne savais pas tout cela mieux que lui !

— Regardez Franz, continua le major sans avoir entendu cette exclamation hostile ; il admire admirablement, lui ! Ce qui le saisit avant tout, c'est l'harmonie de l'ensemble. Pensif en face de cette grande nature, ne semble-t-il pas écouter avec recueillement quelque sublime symphonie, quelque fugue majestueuse jouée sur l'orgue immense de la création ! Avouez, Franz, que dans votre âme musicale les impressions du beau se traduisent souvent en merveilleux

accords et en magnifiques mélodies. Vous ne devez pas contempler le ciel étoilé sans entendre les profondes harmonies des astres roulant dans leurs orbites. Votre amie est-elle musicienne ? ajouta-t-il à demi-voix en se penchant vers Arabella.

— Non ! dit celle-ci.

— Je l'aurais deviné.

— Et cependant, reprit Arabella, George a tous les éléments du génie musical ; et je ne sais en vérité pourquoi ces éléments sont restés en repos. Peut-être ce qui aurait dû devenir musique s'est-il transformé chez elle en poésie.

— Elle me fait l'effet, dit le major en baissant encore la voix, d'une harpe admirablement montée ; mais quand on en veut jouer, on ne trouve que des cordes de fer et de diamant.

— C'est qu'apparemment, monsieur le major, dit d'un ton grave George qui parut avoir tout entendu, c'est qu'apparemment cette harpe a son langage à elle, et qu'il faut une autre main que la vôtre pour la faire parler. J'ai peut-être aussi ma musique, continua-t-il, une musique qui obéit à d'autres lois que celles du maestro, une musique qui ne s'adresse pas à l'oreille charnelle, qui ne procède pas par tierces et par quintes, mais qui a bien aussi sa signification et sa puissance.

Tout-à-coup les sons éclatants et discords d'une douzaine de trompettes se firent entendre à quelques pas de distance. Le maestro se boucha précipitamment les oreilles ; George, Arabella et le major se levèrent surpris pour chercher la cause de ce vacarme. Deux petits savoyards avaient apporté et déposé à terre une caisse munie d'instruments en cuivre : un mécanisme intérieur, mis en mouvement par une courroie que tiraient à qui mieux mieux les jeunes montagnards, faisait parler les instruments criards, et produisait ce tintamarre effrayant.

— Est-ce là un échantillon de votre musique ? s'écria le maestro en riant aux éclats. Au nom du ciel ! mon bon

George, imposez silence à vos exécutants ; vous mettez nos oreilles charnelles à la torture.

George courut gaîment aux malencontreux musiciens, et saisissant la courroie : — Vous voulez une preuve de mon savoir-faire, mes maîtres ; eh bien, écoutez !

— Un moment ! dit Franz, donnez-nous le temps de fuir à une distance convenable. Et il s'éloigna, non sans précipitation, suivi d'Arabella qu'il conduisit au chalet des voyageurs.

— A nous deux, major ! s'écria George ; je commence. Gare de devant !

Le major se boucha les oreilles pour résister au premier choc ; puis, après quelques instants, il se hasarda graduellement à écouter. Mais quelle ne fut pas sa surprise ! au lieu des sons faux et discordants de l'instrument, il entendit comme des voix profondes qui semblaient sortir des entrailles de la montagne. Était-ce le bruit harmonieux des cataractes souterraines du glacier ? était-ce le grondement des avalanches, ou le mugissement du vent dans les vieux arbres de la forêt ? Le major ne sut qu'en penser ; mais bientôt cette harmonie mystérieuse grandit comme si la montagne entière se fût changée en un orgue gigantesque, et l'enveloppa d'un ouragan de sons qui paraissaient s'élever de l'abîme et monter vers le ciel. Il comprit alors, par une intuition spontanée, que c'était le chœur des Titans foudroyés à l'origine du monde, et enchaînés dans les noires profondeurs de la terre. Ils chantaient un hymne de colère et de rébellion, bravant la puissance du ciel, vaincus, mais non soumis. De l'horizon accoururent, comme des nuages sonores, d'autres harmonies plus douces qui se mêlèrent à ces voix semblables aux rugissements de l'Océan courroucé. C'étaient des accents humains, tantôt suaves et tristes, tantôt fiers et passionnés ; des chants d'amour ou de haine, de joie ou de désespoir ; des plaintes de femmes pleurant leur destinée perdue ; puis le cri de l'opprimé, la menace

de l'oppresseur, l'ironie du sceptique et le blasphème de l'athée. A travers ce singulier assemblage d'expressions diverses, se glissaient et serpentaient, comme des lianes dans une forêt tropicale, de vagues et mélancoliques mélodies. C'étaient les voix de la nature, les hymnes des fleurs et des oiseaux, le gémissement du vent et le murmure des eaux, interrompus par le chant impétueux de l'ouragan et le grondement de la foudre. Tout cela formait un immense concert où, par des transitions inattendues, par des combinaisons inouïes, les contrastes les plus heurtés venaient se fondre et se réconcilier dans d'admirables harmonies. Mais bientôt celles-ci se perdaient à leur tour dans d'affreuses dissonnances ; et ces dernières se trouvaient toujours amenées et soutenues par une partie de solo, qui n'était ni un chant ni une mélodie, mais une sorte de grincement ou de ricanement infernal que l'oreille saisissait à peine et ne perdait jamais. On eût dit le rire du démon qui se moquait également du stoïcisme impie et de l'abandon désespéré, de la colère et de l'amour, du bien et du mal, de l'homme et de la nature. Peu à peu tous les effets se renforcèrent jusqu'à la souffrance la plus déchirante. La montagne entière tremblait jusque dans sa hase, et le major crut voir toutes les aiguilles du glacier, et tous les arbres de la forêt, et tous les rochers des pics arides s'agiter à la fois pour se joindre au chœur qui remplissait l'air et le ciel. Mais au moment où les dissonnances étaient devenues intolérables, il entendit au-dessus, bien au-dessus de ce chaos discordant, retentir des accords puissants et purs. C'était la voix des mondes roulant dans l'espace, et proclamant l'ordre de l'univers. Ces accords simples et majestueux dominèrent bientôt la tempête des sons déchaînés. Les voix ennemies se turent successivement ; les dissonnances vinrent se résoudre, par des transitions ménagées, dans l'harmonie fondamentale. Toutes les oppositions se réconcilièrent, et un hymne

immense d'amour et de bonheur s'éleva vers les cieux, et se perdit dans les espaces infinis.

George venait de laisser tomber la courroie de l'instrument mécanique.

— Eh bien ! major, s'écria-t-il, que dites-vous de ma musique ?

Mais le major, encore tout entier à l'accablante impression qu'il venait d'éprouver, n'entendit point la question, et n'y répondit pas.

— Quoi ! pas même un remerciement ! voilà qui est peu aimable, en vérité.

Et jetant quelques pièces de monnaie aux petits Savoyards qui avaient tout écouté, la bouche béante, sans rien comprendre, George se dirigea vers le chalet pour rejoindre Arabella et Franz.

Le major resta seul, immobile, à regarder les aiguilles du glacier et les rochers de la montagne, qui lui semblaient encore rendre des sons confus comme un lointain retentissement. Il s'efforçait en vain de recueillir ses idées ; son âme était assaillie de souvenirs vagues, insaisissables, et cependant d'une grande puissance. Vous est-il jamais arrivé, au milieu de quelque rêve saisissant, de vous rappeler tout-à-coup un autre rêve qui semble se dérober indéfiniment dans la nuit du passé à mesure que vous le poursuivez par la pensée ? un rêve indéfinissable, inénarrable, et qui, cependant, a remué tout votre être, et plane au-dessus de vous comme une sombre et mystérieuse destinée ? Telle était l'impression sous laquelle se débattait en vain l'esprit du major. George lui semblait être un principe adverse, une nature ennemie contre laquelle il avait lutté autrefois, et qui tentait de nouveau de le soumettre à son magique pouvoir. Où et quand cette lutte avait-elle eu lieu ? c'est ce qu'il ne parvenait point à s'expliquer ; mais ce n'était assurément ni dans cette vie, ni dans ce monde terrestre. Il savait cependant, avec une certitude intuitive, que le résultat de cette lutte avait

déterminé son existence tout entière, et que celle-ci se trouvait, pour ainsi dire, remise en question par une nouvelle épreuve.

Il fut tiré de cet état prolongé de demi somnambulisme par les cris répétés de Franz qui l'avertissait du départ. Il se leva brusquement, et après avoir passé la main sur son front, il marcha droit au chalet d'un pas délibéré : — Je saurai, se dit-il, à quoi m'en tenir.

Au moment où il arriva devant la porte de l'humble cabane hospitalière, George en sortait tenant par la main la petite Solange dont les yeux brillaient d'une naïve joie d'enfant. La cause en était facile à comprendre, car George se trouvait chargé et embarrassé d'une foule de ces charmants joujoux de bois que les montagnards fabriquent dans les longues soirées d'hiver. Sous son bras droit on voyait un chalet ; les divers ustensiles d'une laiterie encombraient ses mains ; et aux deux poches de sa blouse, des vaches et des chèvres montraient leurs têtes expressives comme pour dire adieu aux pâturages de la montagne.

— Mon pauvre George ! s'écria Franz à la vue de cette profusion, quel dépensier vous êtes ! Je crois vraiment que vous emportez tout le magasin de curiosités.

— Vous ne voyez pas tout, dit George en riant ; mettez la main dans ma poche gauche, et montrez au major, qui arrive là d'un air ténébreux, le plus beau cristal de roche qu'il ait jamais admiré.

Franz, en effet, tira de la poche indiquée un cristal d'une eau singulièrement limpide, de dimensions remarquables, et taillé de manière à le faire briller de tout son éclat.

— Que diable voulez-vous faire de ce joujou ? dit-il ; privée de sa forme naturelle, cette pierre n'a plus aucune valeur comme échantillon minéralogique.

— Elle est à moi ! s'écria Solange en tendant sa petite main vers Franz ; donnez, donnez donc ; je veux la mettre sur ma couronne quand je serai reine.

— C'est très bien, Solange, reprit George en souriant ; mais comme vous n'êtes pas reine encore, ce joyau serait trop pesant pour vous. Monsieur le major, vous qui ne portez rien, voudriez-vous bien vous charger de ce cristal ; vous me le rendrez à Chamounix.

Le major reçut le caillou d'un air distrait, et le mit dans sa poche.

— En avant ! cria le guide d'une voix forte ; sinon la nuit nous surprendra pendant la descente.

Toute la bande se mit en mouvement, et s'enfonça rapidement dans les profondeurs de la vallée que les ombres du soir commençaient à envahir.

Après une heure de marche, ou plutôt de dégringolade sur les pentes rapides, l'obscurité devint plus grande, et força les voyageurs à descendre avec précaution. George ayant confié Solange aux soins du guide, marchait seul, son bâton ferré à la main. Le major saisit cette occasion pour s'approcher et lui offrir l'aide d'un bras qui ne fut pas accepté.

— Vous savez que j'ai le pied montagnard, dit George ; tâchez vous-même de ne pas vous rompre le cou.

— George, dit le major après un moment de silence, j'ai une question à vous faire ; me promettez-vous d'y répondre avec sincérité ?

— Assurément, si cependant votre question n'est pas trop indiscreète ; mais, en ce cas-là, je n'y répondrai pas du tout.

— Eh bien ! n'avez-vous aucun souvenir que nous nous soyons déjà rencontrés quelque part ?

— Pas le moindre, dit George, si ce n'est peut-être dans une autre vie ; car je crois à la métempsychose...

— Et qu'étiez vous alors ? qu'êtes vous aujourd'hui, vous qui semblez disposer d'un Pouvoir merveilleux sur la nature pour me plonger dans un océan d'illusions ?

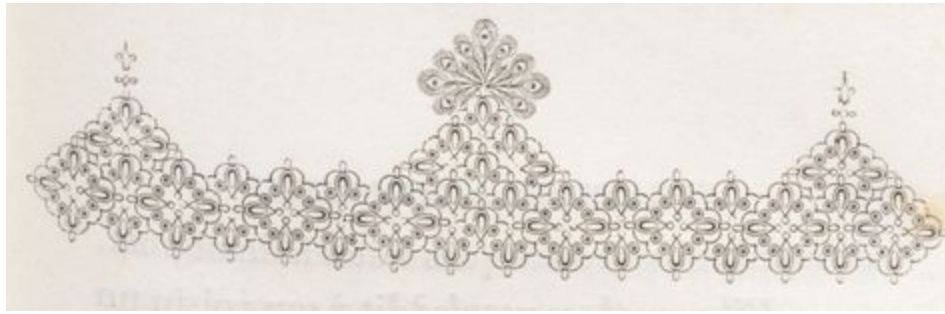
George partit d'un éclat de rire bruyant qui, répercuté par les échos, retentit et se prolongea dans les profondeurs de la forêt. Le major crut un moment que les vieux sapins,

oubliant leur silencieuse gravité, se joignaient à ce rire moqueur. Toutes ses terreurs lui revinrent, un frisson le saisit, et quittant brusquement George, il descendit à la course le sentier rocailleux, au risque de se casser bras et jambes.

— Ho ! ho ! major, vous êtes trop curieux ! Ces paroles arrivèrent claires et perçantes à son oreille, et furent aussi répétées par les échos de la montagne ; si bien que, de tous côtés, des voix ironiques et glapissantes criaient confusément : — Ho ! ho ! major ! — trop curieux ! — ho ! ho !...

— C'est elle ! c'est elle ! s'écria le major, en précipitant sa course à travers les rochers, les ravins et les broussailles. Mais quand il se demanda : Qui donc, elle ? il ne trouva point de réponse, et tout ce qu'il avait cru savoir s'évanouit comme un songe. Il arriva hors d'haleine au Prieuré, fort embarrassé de s'expliquer pourquoi il s'était abandonné à cette course rapide.





CHAPITRE VI.

Souper de table d'hôte, et comment fut remis à sa place un binocle impertinent. Punch et complot contre la sobriété bu major.

Révélations involontaires et réciproques de divers personnages. Le talisman et le chalumeau, Transformations inattendues, et incivents si bizarres qu'on ne saurait y croire, sans les avoir bus.



LA salle de l'hôtel de l'Union resplendissait de bougies. Une longue table, servie avec recherche et profusion, réunissait la troupe nombreuse des touristes qui, après s'être rassasiés toute la journée d'émotions pittoresques, sentaient vivement le besoin d'une nourriture

plus substantielle. A l'une des extrémités de la table, un peu séparés du reste des convives, les quatre personnages de notre histoire formaient un groupe distinct, qui paraissait être l'objet d'une curiosité très vive, et de nombreuses remarques faites à demi-voix.

— Who are those people ? dit à son voisin un gros Anglais qui occupait le bout de la table.

— I don't know, lui répondit flegmatiquement le compatriote qu'il interrogeait.

— Monsieur, qui sont ce peuple ? reprit l'Anglais en se tournant de l'autre côté.

— Ce peuple, monsieur, dit avec volubilité le Français interpellé, ce sont des gens fort singuliers, à ce qu'il paraît, une espèce de baladins voyageurs. Le chef de la troupe, que vous voyez là-bas à droite, parle couramment, dit-on, toutes les langues de l'univers ; ce jeune homme pâle, à longs cheveux blonds, joue de tous les instruments possibles ; et quant à cet autre jeune garçon à cheveux noirs, assis en face de vous, c'est un jongleur incomparable, et tellement habile, qu'il vous escamote une personne à elle-même, si bien qu'elle ne sait plus ce qu'elle est devenue. — Avale, John Bull ! se dit le Français en riant dans sa barbe.

— Oh ! oh ! s'écria l'Anglais en prenant un énorme binocle, et en le dirigeant sur le jongleur phénoménal. George, au même instant, leva les yeux, et aperçut l'indiscret instrument braqué sur sa personne. Il prit sur-le-champ son lorgnon, rendit examen pour examen, et s'écria de manière à être entendu de tout le monde : « Ah ! mon Dieu ! qu'il est laid ! ! » L'Anglais remit précipitamment son binocle dans sa poche, et se hâta d'entamer un autre sujet de conversation.

Après avoir ainsi réprimé victorieusement la sotte curiosité des badauds, le petit cercle de nos personnages se renferma dans sa propre sphère, et n'accorda plus la moindre attention au reste de la compagnie. La

conversation, animée par quelques rasades de vin de Champagne, avait pris un élan et un feu inaccoutumés. Le major avait été raillé de sa fuite précipitée, et de ses hallucinations semi-tragiques. Sous l'influence exhilarante d'un bon dîner, ainsi que de la gaîté franche et ouverte de George, il en était venu à se persuader qu'il avait fait un rêve sur les tapis gazonnés du Montanvers. Quant à Franz, son esprit pétillait comme la mousse légère qui remplissait son verre. Sa verve intarissable s'épanchait en saillies, en épigrammes, en bons mots, en calembourgs, en folies lancées à pleines mains, à droite, à gauche, sauve qui peut ! George se laissait entraîner par le tourbillon, et les éclats bruyants et répétés d'un rire homérique étaient à peine tempérés par la grâce mesurée d'Arabella, et par la gravité relative du major.

La séance fut levée à l'instigation de Franz qui, ayant commandé un bol de punch, proposa d'aller terminer la soirée au numéro 13. Le major offrit le bras à Arabella, tandis que George et Franz couraient en avant comme deux étourdis échappés de l'école. En montant l'escalier, où régnait une demi-obscurité, George dit à Franz : « Grisons le major ! il y aura de quoi mourir de rire : je me charge de le faire boire. » Mais le major se trouvant plus près qu'on ne le croyait, entendit le complot, et se proposa bien de manœuvrer en conséquence.

Bientôt le punch flamboyant fut apporté, et, tout en faisant circuler la brûlante liqueur, la conversation fut reprise plus vive et plus animée que jamais. George tira secrètement de leur caisse de bois de cèdre quelques-uns de ces cigarres que le lecteur connaît déjà ; et, pour ne point exciter les défiances du major, il eut soin d'enlever malicieusement la petite bande de papier doré qui les distinguait. Ensuite il les glissa dans la main de Franz en lui recommandant de les offrir à son voisin ; puis allumant lui-même un cigarre ordinaire, il se mit tranquillement à fumer. Le major donna tête baissée dans le piège tendu à sa

bonne foi, et il reçut les cigarres de la main de Franz sans se douter de la perfidie.

— Venez vous mettre à côté de moi, mon cher major, dit George d'un air affable. Vous avez un compte à me rendre. Vous connaissez le proverbe : « Les bons comptes font les bons amis. » Allons, remplissez mon verre et le vôtre. A votre santé !

— Il me semble, dit le major, que les comptes à rendre sont réciproques. Mais voyons, qu'avez-vous à me reprocher ?

— Votre méfiance d'abord. On dirait que vous avez peur de moi. Vous me considérez curieusement d'un peu loin, comme un être phénoménal. Je ne suis pour vous qu'un sujet d'observation ; et vous vous efforcez de me placer au foyer de votre microscope, comme un insecte que l'on saisit avec des pinces pour ne point le toucher.

— Sauf l'exagération, il y a du vrai dans ce que vous dites là, répliqua le major avec bonhomie : mais à qui la faute, si ce n'est à vous qui vous plaisez à vous envelopper de mystère, et à dérouter toutes les conjectures. Et puis je vous avouerai franchement que je vois bien que vous vous moquez de moi.

— Moi me moquer ! en vérité, je n'oserais. Comment, moi chétif, m'attaquerais-je à un major philosophe, qui sait du sanscrit et qui fait des fusées à la congrève ! je serais bien vite pulvérisé au moral et au physique. Quant au mystère, je ne sais ce que vous voulez dire ; je ne songe nullement à me cacher, et pourvu que vous vidiez votre verre, auquel vous ne touchez pas, je suis prêt à répondre à toutes vos questions.

— Tope ! dit le major, en se soumettant à la condition imposée : maintenant rendez compte de votre personne.

— Cela ne sera ni long ni difficile. Qui ne connaît le petit George et ses livres subversifs, dit-on, de toute sorte de choses, et dont il se soucie moins que personne ! Eh bien ! c'est moi qui suis le petit George.

— Mais, dit le major....

— Mais, dit George, je vois bien ce que vous allez me demander ; et pour mettre fin à vos perplexités, je vous dirai franchement que je suis une femme, et que je vous aimerai de tout mon cœur, si vous voulez boire à ma santé.

— Mais encore....

— Allons, major, soyez discret maintenant. N'allez-vous pas me demander mon âge, comme si j'étais quelque bouquin de votre bibliothèque ? Laissez là, dès à présent, tout votre vilain attirail d'analyse, d'observation et d'idées creuses. Soyez gai, naturel, bon enfant, et vive la joie ! A notre bonne intelligence, major ! — Oh ! fi donc ! vous ne faites que tremper vos lèvres dans cette liqueur généreuse, comme un froid philosophe que vous êtes. Buvez tout, je l'exige....

La conversation continua sur ce ton de plaisanterie mutuelle. Franz s'y joignit, dans le but d'aider au complot formé contre la tempérance du major. Celui-ci avait pris d'abord la ferme résolution de ne point se laisser entraîner ; mais par l'effet des provocations et des séduisantes agaceries de George, ainsi que par la subtile influence du datura, il en vint à oublier son sage projet. Déjà ses idées commençaient à se mouvoir seules, et indépendamment de sa volonté, dans l'intérieur de son cerveau, et à se substituer aux objets extérieurs en prenant elles-mêmes des formes visibles. En un mot les malicieux desseins de George auraient sans doute reçu leur entier accomplissement, si les deux conjurés ne se fussent pris dans leurs propres pièges. Le major, en allumant son cigarette, avait jeté négligemment les autres sur la table ; si bien que George et Franz, au milieu du feu de l'action, et animés eux-mêmes par tout le punch bu en guise d'encouragement, les prirent et les fumèrent sans se douter de la chose. Aussi l'esprit de vertige et d'illusion les entraîna-t-il bientôt également dans la région des chimères.

Arabella seule resta tranquille spectatrice des scènes que nous allons raconter.

— A propos, belle-dame ! s'écria le major, j'ai encore une petite question à vous adresser. Comment vous y prenez-vous pour faire voir dans une chambre d'auberge des îles de palmiers, et des monstres marins ; pour vous coiffer en Méduse avec des vipères qui mordent les doigts de vos amis ; enfin pour changer le monde en une boîte à musique à votre usage ?

— Cela vous étonne, respectable major ! et avec toute votre science, vous n'y voyez que du feu. Comment donc n'avez-vous pas compris que j'ai la bosse merveilleuse qui donne tout pouvoir sur le monde phénoménal ?

— La bosse ? vous n'avez pas de meilleure explication que cela ? je ne crois pas aux bosses.

— Vous allez y croire tout-à-l'heure, dit George en posant son cigarre.

Le major la vit porter les mains à sa tête, ouvrir lestement comme un petit couvercle à charnière, et faire sortir une pierre plus brillante cent fois que le plus beau diamant.

— Voyez, messieurs, ce talisman, ajouta-t-elle ; toute ma puissance en dépend.

Le major saisit le joyau avec un vif mouvement de curiosité, et l'examina silencieusement.

— Mais, dit Franz, c'est votre cristal de Montanvers.

— Non, répondit le major ; ceci est bien plus beau.

Il considéra la pierre de plus près, et fut bientôt absorbé par le singulier spectacle quelle lui présenta. Au moment, en effet, où son œil plongea dans l'intérieur limpide du brillant minéral, il vit s'étendre indéfiniment en tous sens comme un éther lumineux, tout rempli d'ondulations de couleurs variées qui se mouvaient et se croisaient dans tous les sens. On eût dit mille arcs-en-ciel entrelacés et s'agitant comme des serpents de feu. Bientôt se montrèrent, dans une continuelle et rapide succession, une

foule de formes diverses. C'étaient des figures humaines exprimant toutes les passions ; des groupes, des situations, des scènes entières tirées de la vie terrestre ; puis des tableaux de la nature, d'une richesse et d'un éclat surprenants ; puis enfin des mondes entiers, avec leurs soleils et leurs planètes, leurs cieux étoilés et leurs voies lactées. Chaque forme, chaque tableau, n'était qu'une fulguration instantanée ; et cependant l'image saisissait l'œil avec autant de puissance que l'éclair dans la nuit sombre.

— Admirable ! s'écria le major ; mais j'étais bien fou de ne pas croire aux bosses, comme si moi-même je n'en avais pas une dont je me sers tous les jours !

En disant ces mots, il ouvrit un de ses sinus frontaux, et en tira un chalumeau singulièrement et artistement construit. Il souffla dans l'instrument, et l'on en vit jaillir, à l'autre extrémité, une flamme subtile s'allongeant en pointe comme une langue de feu.

— Vous permettez ? dit-il à George, en dirigeant sur la pierre le jet brillant de la flamme dissolvante.

Mais George, poussant un grand cri, arracha des mains du major le talisman merveilleux, et le fit rentrer précipitamment dans sa cachette.

— Le malheureux ! s'écria-t-elle, tout émue d'indignation ; vouloir enfumer mon cristal avec son vilain instrument ! Vos bosses recèlent de jolies choses, major. A quoi cela peut-il servir, si ce n'est à gâter tout ce qui est beau, où peut-être à allumer le feu de votre cuisine ? Montrez-moi donc ce nouveau briquet phosphorique, ajouta-t-elle en le prenant, et en faisant mine de l'examiner. Mais à peine l'eut-elle dans ses mains, qu'elle essaya de le mettre en pièces. Toutefois, ce fut en vain ; l'instrument, frêle en apparence, triompha de tous ses efforts ; et comme, dans son dépit, elle en frappait violemment la table, la flamme en jaillit de nouveau, et lui brûla si bien les doigts, qu'elle le laissa tomber à terre avec humeur. Le

major le releva en riant, et le remit tranquillement dans sa bosse frontale.

Pendant ce temps, Franz avait également ouvert une de ses bosses, et en avait fait sortir un instrument de musique d'une forme et d'une nature inconnues, dont il tirait des sons admirables. On ne savait, à vrai dire, si c'étaient des sons ou des paroles, car l'oreille charmée croyait entendre tantôt de ravissantes mélodies, et tantôt des récits pleins d'intérêt et de poésie.

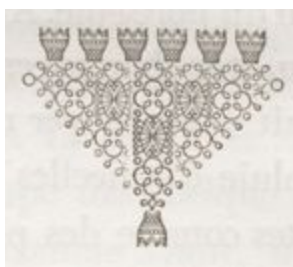
Le major, subjugué par le charme de cette musique surnaturelle, se mit à écouter en silence, et oublia tout-à-fait son altercation avec George. Enfin, il se tourna de son côté, pour voir quelle impression elle recevait du chant magique de Franz ; mais, à son extrême surprise, il vit à la place de George une magnifique plume de paon qui se balançait moelleusement aux sons de la musique, en faisant jouer ses riches reflets à la lueur des flambeaux. Il voulut interroger Franz sur cette étonnante métamorphose, mais Franz s'était changé en une grande double-croche, qui continuait à jouer mélodieusement de son instrument extraordinaire. Le major se frotta les yeux, se croyant dupe de quelque hallucination ; mais, après comme avant, il ne vit que la plume et la double-croche. En examinant la première de plus près, il crut entrevoir dans l'œil de paon aux couleurs métalliques, les traits de la physionomie de George, mais si changeants, si vagues, si fugitifs, qu'il ne parvenait point à les saisir. Il étendit alors la main vers les longues barbes d'or qui formaient autour de l'œil comme une auréole de feu ; mais au moment où il les toucha, il ressentit une vive douleur, et s'aperçut qu'au lieu de barbes de plumes, il venait de saisir les pointes acérées des mille dards d'un porc-épic, qui le regardait en grinçant des dents et avec des yeux enflammés.

— Ho ! ho ! s'écria-t-il ; qu'est-ce à dire ?

Et faisant sortir promptement son chalumeau de sa bosse frontale, il souffla dedans avec force, et en dirigea la

flamme vers le museau pointu du porc-épic. A l'instant même celui-ci prit feu, et se changea en un soleil d'artifice qui se mit à tourner rapidement, en lançant une pluie d'étincelles et de bluettes, tantôt éclatantes comme des pierres précieuses, tantôt d'un rouge sombre comme un feu d'enfer. Le bruit de ce tourbillon igné ressemblait parfaitement à un rire continu ; et au centre du soleil, on voyait, en effet, la figure de George qui riait en se moquant.

— Feu contre feu ! cria le major en soufflant de son chalumeau sur l'artifice turbulent ; mais à l'instant où la pâle et subtile flamme de l'instrument vint se mêler aux joyeuses et pétillantes étincelles du soleil, une violente explosion se fit entendre, toutes les lumières s'éteignirent, et nos personnages se trouvèrent plongés dans l'obscurité la plus profonde.





CHAPITRE VII.

Nouvelle hypothèse sur l'obscur question bu libre arbitre. Deux, occupations et lutte des trois symboles bans les espaces célestes, au grand détriment des constellations. Comment le major se trouva sous une table quand il se croyait dans le ciel. Cauchemar pénible, résolution énergique et glorieuse conquête bu talisman.



C'EST une opinion partagée de tout temps par beaucoup d'esprits élevés, que les êtres individuels, soit pris à part, soit dans leur existence collective, ne sont au fond que les symboles visibles, les représentants et les organes de puissances cachées, dont l'action se dérobe sous l'apparence d'une volonté libre, mais n'en est pas

pour cela moins réelle. Ce système, au dire de ceux qui l'adoptent, rend fort bien compte de certains laits obscurs, inexplicables dans toute autre hypothèse. On comprend alors pourquoi, chez les esprits énergiques, l'action procède bien plus d'un penchant instinctif que d'une délibération réfléchie. On conçoit les effets de ces tendances irrésistibles qui poussent chacun de nous dans sa carrière propre sans qu'il puisse s'en défendre. On s'explique encore comment tant de gens travaillent à l'œuvre du siècle sans se douter de ce qu'ils font. Ainsi tout le drame de l'humanité ne serait que la contre-partie d'un autre drame qui se joue dans quelque monde plus élevé, et les agitations de la vie de l'homme, un retentissement de la lutte éternelle des principes constituants de l'univers. Et n'y a-t-il pas, en effet, dans la vie des instants où nous comprenons, comme par intuition, que nous appartenons à un principe, que nous nous devons à lui, parce que c'est de lui que nous tenons tout ce qui nous donne quelque valeur comme individus ? Comment ce système peut-il se concilier avec la liberté morale, c'est ce que nous n'avons pas à rechercher ici. Qu'il nous suffise d'avertir les philosophes présents et futurs, que cette véridique histoire, dont nous ne sommes que le simple rapporteur, pourra leur fournir quelques faits à l'appui de cette théorie.

il est certain, en effet, que le major se trouvant tout-à-coup dans de profondes ténèbres, se mit à réfléchir, suivant sa louable habitude ; et comme rien ne le détournait de ses méditations, sa pensée, reportée en arrière, éclaira d'une lumière subite les origines primitives de son être. Le résultat de cette révélation inattendue fut assurément très curieux, car aussitôt le major s'écria d'une voix forte : Kamaroupî !!!— Madhousvara !!!

Nos lecteurs bienveillants se souviendront que le major était un amateur de sanscrit ; c'est ce qui a fait conjecturer au fidèle narrateur de cette histoire que ces mots bizarres appartenaient sans doute à la langue sacrée de l'Inde.

Désireux d'en connaître le sens, il a pris la liberté d'en écrire à M. Eugène Burnouf, un des premiers indianistes de l'Europe. Celui-ci a eu la complaisance de lui répondre que kamaroupî signifie : celle qui se transforme à volonté, et que madhousvara peut se traduire par : le mélodieux.

Cependant le major, après son exclamation, s'aperçut qu'il était toujours entouré de ténèbres, et que sa voix s'était perdue dans l'espace, comme s'il se fût trouvé sur le sommet d'une haute montagne. Il avança les mains pour se reconnaître, et ne trouva plus rien devant lui, ni punch, ni table, ni chaise, ni chambre ; le plancher même s'était dérobé sous ses pieds, et il comprit bientôt qu'il flottait librement dans des espaces inconnus. Il leva les yeux, et aperçut la voûte étoilée du firmament, vers laquelle il se sentit emporté par un mouvement rapide ; car les astres devenaient de plus en plus distincts, et l'obscurité se dissipait graduellement. Bientôt il se trouva, à ce qu'il lui parut, au centre de l'univers. La terre était devenue imperceptible, et notre soleil, qui éclipsait orgueilleusement, à nos yeux, tous les astres du ciel, réduit au simple rang d'étoile, brillait solitairement à une immense profondeur. De toutes parts, sur le sombre azur de la sphère infinie, resplendissaient les mondes comme d'admirables bijoux. Disposés en cercles, en globes, en séries ondulées, en formes semblables à celles de la vie organique, les soleils se groupaient en anneaux de diamants, en diadèmes de saphirs, en rivières de rubis et d'émeraudes, en fleurs étincelantes, en madrépores éblouissants. Et chaque monde lumineux semblait vivre de sa vie propre, et respirer par scintillations cadencées. Et chaque monde aussi faisait entendre une harmonie, comme la voix la plus intime de son être. Et toutes ces lumineuses harmonies se réunissaient dans l'expression toujours cherchée et jamais atteinte d'une idée mystérieuse, ineffable, et planant sur tous les univers comme l'énigme de l'éternité.

L'attention du major, perdue d'abord dans ce magnifique spectacle, en fut bientôt détournée par la vue de ses deux compagnons. Revêtus de formes éthérées, ils erraient dans l'espace, et paraissaient occupés de deux manières très différentes. Franz, l'air grave, le front profondément méditatif et le regard inspiré, allait de monde en monde, écoutant avec attention, et la voix de chaque système solaire, et la grande harmonie de l'ensemble. La main armée d'un diapazon, il frappait de temps à autre sur les astres dont les sons ne lui semblaient pas parfaitement justes, et il les ramenait ainsi à l'accord fondamental. Puis il paraissait chercher par la pensée le sens intime de ce chant des mondes, et désireux d'arriver à une expression plus complète, plus profonde encore, il changeait la disposition de quelque groupe d'étoiles, et en faisait jaillir des accords nouveaux, des effets jusqu'alors inconnus. Quant à George, la figure animée, les yeux brillants de plaisir, les cheveux épars retombant en boucles noires comme la nuit, elle errait capricieusement dans les célestes espaces, s'emparant tour-à-tour des mondes les plus brillants, des constellations les plus belles, pour s'en amuser quelques instants et les rejeter ensuite avec dédain. Elle avait placé sur sa tête la couronne boréale ; le baudrier d'orion entourait sa taille, et Sirius brillait à son doigt comme un solitaire. Dans ce moment, elle venait de saisir le Serpent, et s'efforçait de l'attacher solidement à la flèche du Sagittaire, pour s'en faire un espèce de fouet.

Le major voyant tout cela, s'écria comme par inspiration :
« Je vous reconnais, ô puissances cosmiques !
Madhousvara, toi qui présides à la sublime harmonie des mondes ! Kamaroupî ! séduisante et dangereuse enchanteresse ! génie auxiliaire de la grande Maya, qui tisse sans relâche la merveilleuse broderie de l'univers ! Ne vous souvient-il plus de moi, ô mes amis ! avez-vous oublié Manas¹, lorsqu'encore à l'état de chétive abstraction,

d'idée sans forme et sans réalité, mais dévoré du désir d'être, il vint s'adresser à vous pour obtenir de passer au rang de phénomène ? Toi, bienfaisant Madhousvara, tu lui donnas le sens du beau et de l'harmonie ; et toi malicieuse Kamaroupî, toi qui devais lui donner l'élément de la forme, tu tentas d'escamoter son principe au profit du tien, et d'enchaîner la pensée dans les liens brillants de l'illusion. Mais fidèle à ma nature, je sus résister à tes séductions, et toi, dans ton dépit, tu me refusas le don que tu aurais dû m'octroyer. Toutefois, ô Kamaroupî ! je n'ai conservé aucun ressentiment de ton mauvais vouloir ; car j'ai grandi dès-lors par le développement de mon principe, et je sais maintenant combien vaine est par elle-même la nature de tes mobiles et attrayantes illusions. Réconcilions-nous donc, ô divine enchanteresse ! afin que, réunis dans un même but, nous travaillions de concert au grand œuvre de la destinée. Sans toi, mes efforts seraient vains pour franchir cette limite magique qui sépare les deux mondes de l'idéal et du réel ; et sans moi, que peux-tu produire qui ne passe aussi rapidement que les fugitives images d'un songe ? »

« Manas a raison, dit alors Madhousvara. Accepte son offre, Kamaroupî, et renonce à ton activité turbulente et sans but.

Mais Kamaroupî répondit d'un ton piqué et col ère :

« Mêle-toi de tes affaires, Madhousvara, et prends garde que tes astres ne chantent faux pendant que tu me sermonnes. Quant à toi, Manas, cesse de m'importuner de tes demandes. Nos œuvres ne sauraient se mêler en aucune manière. Le seul contact de tes pâles et lourdes élucubrations ternirait l'éclat joyeux et plein de vie de mes créations fantastiques. Va ton chemin de prédilection, et laisse-moi suivre ma route. »

Après ces mots, Kamaroupî, reprenant son vol vagabond, se remit à jouer avec les mondes.

Manas alors s'approcha de Madhousvara, et ils s'occupèrent ensemble à chercher le mot de la grande énigme. Initié par le génie à la signification des voix de l'univers, Manas découvrit bientôt de son côté que les groupes brillants de soleils et de mondes formaient les caractères d'une mystérieuse écriture, et cachaient un sens sublime exprimé dans une langue admirable. Il fit part de ses conjectures à Madhousvara, et, par le rapprochement des signes et des sons, ils arrivèrent à des idées nouvelles et lumineuses sur la solution du grand problème.

Pendant ce temps, Kamaroupi avait achevé d'attacher le Serpent à la flèche du Sagittaire ; puis elle avait choisi, entre beaucoup d'autres, une jolie nébuleuse de forme conique pour en faire une toupie. Bientôt, frappée par ce fouet d'une nouvelle espèce, la nébuleuse se mit à tourner rapidement en faisant entendre, au lieu de sa voix naturelle et mélodieuse, un cri continu et discordant de douleur et d'épouvante.

« Kamaroupî ! s'écria Madhousvara irrité, pourquoi troubles-tu mon harmonie par tes jeux insensés ? N'abuse pas de la puissance du talisman qui t'est confié ; sinon, nous porterons plainte contre toi, et le talisman te sera retiré. »

« Je ne vois pas, répondit avec aigreur Kamaroupî, je ne vois pas en quoi je te dérange, très susceptible Madhousvara ; si tu ne veux pas entendre ma toupie, bouche-toi les oreilles ! D'ailleurs ton éternel concert m'ennuie ; c'est toujours la même chanson, et quelques bonnes dissonnances ne peuvent qu'en relever la fastidieuse monotonie. »

Cependant Manas, absorbé par la lecture des caractères célestes, ne s'était point aperçu de cette discussion : l'absence d'une lettre dans un mot très important lui causait une grande anxiété, et en cherchant de tous côtés ce qu'elle pouvait être devenue, il la vit tourbillonnant encore sous l'impulsion du fouet de la magicienne ; car

c'était précisément la nébuleuse enlevée par Kamaroupî. Manas alors étendit vivement la main, et remit la nébuleuse à sa place. Mais Kamaroupî, furieuse de se voir enlever sa toupie, s'écria : —Méchant pédant ! veux-tu bien respecter mes jeux !... et, faisant tournoyer son fouet, elle atteignit Manas au front avec tant de force. qu'étourdi du coup, il tomba tout au travers de l'espace..... »

Le major ressentit en effet à la bosse frontale une douleur vive et subite. Rappelé à lui par cette impression désagréable, il s'aperçut qu'en faisant un mouvement, il venait de se cogner violemment contre l'angle d'une table. Peu à peu ses idées se débrouillèrent ; il se rappela qu'il était dans la chambre n° 13, de l'hôtel de l'Union à Chamounix, et qu'il venait d'y boire du punch avec ses compagnons de voyage. Il promena ses mains sur la table, et retrouva, dans l'obscurité, le bol de punch entièrement vide. « Décidément, se dit-il, il paraît que j'ai manqué à mes bonnes résolutions... » Et pensant que ses compagnons étaient allés se coucher, il regagna sa chambre pour en faire autant.

Sans doute, ami lecteur, que plus d'une fois le cours de tes nuits tranquilles a été troublé par les angoisses de cet état singulier que l'on appelle cauchemar. Tu dors, et tu as le sentiment d'être bien complètement éveillé. L'obscurité s'est dissipée comme par magie, et les moindres objets de ta chambre s'offrent à ta vue, devenue plus perçante, avec Une double puissance de réalité. Autour de toi, tout est silence et repos ; et toi-même, incapable de mouvoir le plus faible muscle, tu te sens comme enchaîné par l'attente anxieuse de quelque événement mystérieux et redoutable. Alors une musique lointaine se fait entendre, et s'approche de plus en plus ; mélodie étrange, et cependant si bien connue qu'elle réveille en toi toutes les douleurs les plus intimes de ton âme. Bientôt cette musique envahit ta chambre, et t'enveloppe de sons stridents qui font vibrer tes nerfs comme les cordes d'un instrument. Alors tu vois

descendre lentement par la cheminée le gros chat noir aux yeux étincelants. Il s'avance à pas comptés, au son de la musique, en te fascinant de son diabolique regard ; puis, arrivé tout Près de ton lit, il ramasse ses formes souples, et, d'un seul bond, tombe sur ta poitrine avec la puissance d'une montagne. Tu te débats sous le poids qui t'opprime, tu t'épuises en vains efforts, tu veux crier... et tu te réveilles enfin, la sueur au front, les cheveux hérissés et la gorge râlante.

Pardonne, cher lecteur, si j'ai rappelé à ton souvenir ces pénibles impressions, mais j'ai voulu te faire bien comprendre ce qu'éprouva le major quand le sommeil eut clos ses paupières. En effet il eut un cauchemar, il entendit la musique mystérieuse, il vit le gros chat noir descendre par la cheminée ; mais sur ce chat, assis à califourchon, se tenait George avec une expression d'inférieure malice. Tout autour de la chambre étaient rangées, dans les rayons d'une bibliothèque, les idées du major classées par ordre et proprement reliées en maroquin : ici une cosmogonie, là une esthétique transcendante, plus loin une ontologie nouvelle, puis un système de morale, le tout admirable, au dire de l'inventeur. George, toujours sur son chat, alla droit aux rayons, et portant sur ces trésors métaphysiques une main irrévérencieuse, elle tira une à une de leurs étuis les idées du major, pour les examiner en riant aux éclats, les froisser violemment, et les lancer ensuite sur la poitrine du malheureux angoissé, où elles formèrent bientôt une masse effrayante et confuse. En vain le major s'agitait en gémissant sous cette montagne croissante, George poursuivait avec un diabolique sang-froid son œuvre de destruction. Un effort violent rompit enfin le charme, et le major se réveilla...



Ou du moins il crut se réveiller ; car il n'a jamais pu s'assurer s'il avait passé du cauchemar à la réalité, ou simplement à une autre région des songes. Soit illusion, soit vérité, le major s'élança hors de son lit en s'écriant : — C'est intolérable ! il faut en finir !... Là-dessus, avec le plus grand sang-froid, il fit son plan de campagne et dressa ses batteries. Il tira de ses bosses frontales les instruments nécessaires à l'accomplissement de ses desseins : d'abord

une lunette faisant l'office de chercheur, puis le chalumeau analytique à la flamme dissolvante. La lunette étant montée sur son pied fut pointée, d'après une savante méthode d'éliminations successives, sur l'objet à examiner, et le major, y plaçant son œil, aperçut distinctement George qui dormait d'un paisible sommeil. A son front, comme un astre splendide, rayonnait le talisman. Le chalumeau fut ensuite introduit délicatement au foyer même de la lunette, et le major, soufflant avec force, dirigea sur son antagoniste endormie un long jet du feu le plus subtil. L'action décomposante en fut si prompte, qu'en un instant George gazéifié s'évapora en élégants tourbillons de fumée, qui s'élevèrent avec grâce jusqu'au plafond de la chambre. Le talisman seul resta sur l'oreiller, brillant toujours de son éclat inaltérable. Le major, enchanté du succès de l'opération, s'élança dans la route ouverte par l'élément destructeur, et d'une main tremblante d'émotion et de plaisir, il saisit le talisman et le cacha dans son sein.

Au moment où il se retirait, ses regards tombèrent sur un petit lit où reposaient les deux enfants. Il s'approcha pour les considérer de plus près, et ne voyant chez eux aucun mouvement de respiration, il donna sur les joues de la petite fille quelques légers coups secs qui rendirent un son creux.

— Je savais bien qu'ils étaient de carton ces prétendus enfants ! s'écria-t-il en rentrant dans sa chambre. Le talisman seul leur donnait l'apparence du mouvement et de la vie.

L'opération se trouvant ainsi achevée, le major, au comble de ses vœux, regarda dans sa lunette, et revit George corporifié de nouveau et dormant comme si rien ne s'était passé. Il s'empressa de contempler le talisman, et son œil fut fasciné, comme la première fois, par les magnifiques apparitions qui se succédaient rapidement dans l'intérieur de la pierre. Ne pouvant résister au désir de le soumettre à l'épreuve de l'analyse, il le présenta plusieurs fois à la

flamme du chalumeau ; mais, à son grand étonnement, il ne parvint Pas même à ternir la surface pure et brillante. Bien plus, il lui parut qu'après chaque épreuve, le talisman resplendissait d'un éclat plus vif.

— Voilà, se dit le major, voilà le mot de l'énigme ! voilà cet élément mystérieux et irrationnel qui résistait à tous les efforts de ma pensée.

Le major remit ensuite ses instruments dans ses bosses frontales ; il tenta même d'y faire entrer le talisman, mais il reconnut bientôt que ses formes et ses dimensions rendaient la chose impossible, Il se contenta donc de le placer soigneusement sous son oreiller, après quoi il s'endormit bercé par les songes les plus riants et les plus flatteurs. Il lui sembla que son être se trouvait tout-à-coup doublé en puissance et en étendue. Tout ce qui chez lui avait existé jusqu'alors à l'état d'abstraction seulement, venait de prendre les formes et les couleurs de la vie réelle. Il se sentait un pouvoir immense de production, et ses idées cheminant toujours dans cette direction flatteuse, il en vint à rêver qu'il était assis sur une haute montagne, le front couronné d'étoiles, une harpe d'or entre les mains, et qu'il improvisait une épopée cosmologique auprès de laquelle l'Iliade et le Mahâbhârata n'étaient que de mauvaises chansons à boire.





CHAPITRE VIII.

Influences diverses des grands événements de la nuit. George change de costume et d'humeur.

Le cristal redemandé et refusé. Comment un grave auteur fut jeté par la fenêtre. Exposition du système de Schelling par un talisman et un major réunis, accompagnée d'une caricature. La république universelle est proclamée et le régime de l'égalité produit tous ses fruits.



LES voyageurs avaient formé le projet de partir de bonne heure pour passer la Tête-Noire ; mais, pendant la nuit, le temps avait changé, et le bruit continu d'une pluie battante avait fait comprendre aux dormeurs qu'il était inutile de se déranger trop tôt. Aussi-bien les événements de la soirée précédente ne les avaient pas

disposés à une bien grande activité. La matinée se trouvait donc assez avancée quand Arabella descendit au salon, et s'assit à la table du déjeuner, où elle attendit long-temps ses amis.

Franz arriva d'abord, la figure pâle et sérieuse, et, après avoir salué Arabella, il se mit à arpenter la chambre sans mot dire. Le major vint ensuite, avec cet air tout-à-la-fois calme et radieux que donne le sentiment de quelque grand bonheur acquis et assuré. Il serra la main d'Arabella et celle de Franz avec une sorte d'effusion, s'assit à la table et resta plongé dans une extase silencieuse et méditative.

— En vérité, messieurs, dit Arabella qui venait de préparer le thé, vous êtes ce matin d'une amabilité charmante ! vous me faites attendre pendant une heure, et quand enfin vous arrivez, vous ne daignez pas même m'adresser un mot d'excuse. La source de votre faconde se serait-elle épuisée dans l'énorme dépense de paroles que vous avez faite hier au soir ?

— Pardon, dit Franz ; je pensais au songe le plus beau que j'aie eu de ma vie. J'ai rêvé que j'étais le maître de chapelle de l'univers, et que les astres innombrables du ciel composaient mon orchestre. J'ai entendu là une symphonie d'une ineffable sublimité, dont je cherche à me rappeler les principaux motifs. Ce qu'il y avait de plus beau, c'est qu'il me semblait que cette admirable musique était mon œuvre ; et cependant j'en ressentais une impression si vive, que le souvenir m'en restera toute ma vie, comme l'idéal que je dois m'efforcer d'atteindre et de réaliser.

— Singulière coïncidence ! s'écria le major ; j'ai fait également un rêve superbe. Il me semblait que j'avais avalé le soleil, et que tout mon monde intérieur en recevait un merveilleux éclat et une chaleur étonnante. Alors, saisi par une puissante inspiration, j'ai improvisé des hymnes d'une telle sublimité, que je venais d'être nommé, par acclamation, poète lauréat du ciel, au moment où le réveil est venu dissiper mes illusions.

— Bravo ! messieurs ! dit Arabella ; vos prétentions sont vraiment modestes. Il paraît que les fumées du punch et du cigarre vous ont enlevés dans de bien hautes régions. Hier au soir, cependant, vos inspirations ne paraissaient pas être d'un ordre aussi élevé, car vous vous êtes livrés à d'incroyables extravagances.

— Comment donc cela ? demanda Franz.

— J'ai cru réellement que vous aviez tous perdu l'esprit. Vous, Franz, vous chantiez à tue-tête, et, armé d'une paire de mouchettes, vous alliez tout autour de la chambre frappant sur les chaises, qui, disiez-vous, chantaient faux et hors de mesure. Le major conversait en sanscrit avec d'invisibles personnages qu'il croyait voir au plafond. George dansait par la chambre avec une surprenante agilité, en poussant de grands éclats de rire, et en tenant d'inintelligibles discours. J'ai fini par m'enfuir pour ne pas être entraînée dans le tourbillon. Mais, à propos de George, que devient-il donc, et pourquoi ne descend-il point ? Allez donc l'avertir, Franz, que le déjeuner se refroidit.

Au moment où Franz se levait, George parut dans un costume nouveau et complètement masculin. La blouse avait été remplacée par une élégante redingote de velours noir ; la cravate bleu de ciel était nouée avec beaucoup d'art ; de larges pantalons d'une blancheur irréprochable descendaient, en se rétrécissant, jusqu' à deux petits pieds serrés dans des bottines de peau de daim. Le costume était complété par un chapeau rond qui laissait échapper de toutes parts des flots pressés de boucles rebelles. La physionomie de George avait d'ailleurs une expression marquée d'humeur chagrine et irritable.

— Que signifie ce coup de théâtre, George ? dit Arabella surprise de cette apparition inattendue ; sommes-nous à Chamounix ou à Paris ? allons-nous à la Tête noire ou aux Italiens ?

— Plût à Dieu, répondit brusquement George en jetant son chapeau sur la table, plût à Dieu que nous fussions à

Paris ! L'ennui commence à me prendre au milieu de cette nature lourde et monotone. Concevez-vous rien de plus bête au fond qu'une montagne ? Et pour comble de malheur, nous voilà pris par la pluie et retenus, bon gré mal gré, dans cette infernale vallée.

— Vous n'êtes pas en belle humeur ce matin, dit Arabella. Commencez par déjeuner, cela chassera peut-être vos idées noires. Et les enfants, ne descendent-ils pas ?

— Les mioches sont consignés dans leur chambre ; ils ont été si récalcitrants qu'il a fallu leur donner le fouet.

— Cela ne leur aura pas fait grand mal dit étourdiment le major.

— Qu'est-ce à dire ? répliqua vivement George en lançant à l'interrupteur un regard courroucé. Vous croyez peut-être que je ne sais pas punir quand il le faut ? vous vous trompez. J'ai des moyens de punition pour tous les méfaits, et même pour tous les âges ; entendez-vous ?

Le major sourit d'un air impassible.

— Ah ça ! reprit Arabella, nous direz-vous enfin ce que signifie cette élégante toilette ?

— Mon Dieu, ma chère Arabella, n'allez-vous pas faire comme ces bonnes gens de critiques qui m'attribuent en toutes choses Un but, une intention ! si j'endosse une blouse, j'attaque la morale ; si je fume un cigarre, je complotte contre le mariage ; si je mets une redingote, je médite la ruine de l'ordre social : et ainsi de suite. Eh bien ! j'ai mis mon costume de dandy pour tuer le temps, et pour amuser les badauds, y compris le major qui me regarde là comme une bête curieuse, et qui médite sans doute un nouveau chapitre de son traité sur les bipèdes Piffoëliens.

— En vérité, George, vous prenez tout en mauvaise part, observa Franz : vous êtes hérissé de piquants comme une pomme épineuse.

— Vos nerfs sont-ils irrités encore par suite de la soirée d'hier, dit Arabella ; ou bien n'auriez-vous point fait aussi quelque mauvais rêve ?

— Nous y voilà, répondit George. J'ai fait réellement un rêve abominable, et dont je ne suis pas encore bien remise. Il me semblait que, pendant mon sommeil, et sans que je pusse le prévenir, le major creusait une galerie de mine dans l'intérieur de mon cerveau, et que, après y avoir établi son fourneau, il le chargeait avec des idées métaphysiques. Jugez un peu de mon supplice ! Mais ce n'est pas tout. La mine achevée, ce diable de major y mit le feu au moyen d'un chalumeau, et me fit sauter en l'air en mille millions d'atomes. Jamais je n'ai ressenti d'impression plus désagréable. Il est vrai qu'en redescendant tous mes atomes se rejoignirent, et que je me trouvai sur mes pieds, comme un chat qui tombe d'une gouttière ; mais en même temps, je vis très distinctement le major qui s'enfuyait, emportant quelque portion de moi-même qu'il avait escamotée pendant l'explosion. Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que, depuis ce moment-là, je me sens la tête si singulièrement vide que je ne me reconnais plus. S'il n'était pas certain que je n'ai fait qu'un rêve, je redemanderais au major ce qu'il m'a dérobé méchamment.

— Avez-vous des prétentions sur le soleil ? dit le major. J'ai rêvé que je l'avalais ; s'il était à vous, je vous en fais mille excuses.

Le major se sentait une assurance extraordinaire. Il prononça ces paroles avec un ton si dégagé, et une teinte si marquée d'ironie, que George lui répondit sèchement :

— Gardez-le, gardez-le seulement, monsieur le major ; aussi bien vous est-il très nécessaire pour éclairer un peu les ténèbres de vos théories abstruses.

Mais le major était invulnérable, et les traits lancés par George lui semblaient frapper contre une armure enchantée, et tomber impuissants à ses pieds. Son calme parfait redoubla le dépit de George, qui lui dit d'un ton aigre-doux :

— A propos, auriez-vous la complaisance de me rendre mon beau cristal de Montanvers, que j'ai eu l'étourderie de

ne pas vous redemander hier soir ?

Le major fouilla dans sa poche, et y sentit distinctement une pierre pesante et polie, mais une voix intérieure lui cria que cette pierre était tout autre chose qu'un simple cristal, et que d'incalculables avantages se trouvaient attachés à sa possession. Il répondit donc de l'air le plus indifférent :

— Votre cristal, George ? mais vous l'avez repris hier pendant le punch. Ne vous souvient-il pas que vous en fîtes admirer l'éclat, et que vous refusâtes même de me le laisser examiner de plus près ?

— C'est vrai, dit Franz, je me rappelle fort bien, malgré les fumées du punch et du cigarre, avoir vu briller une pierre.

— Bon Dieu ! s'écria George avec une grande agitation, il ne me rendra pas mon cristal !... Major, soyez bon, soyez généreux ! rendez-moi mon cristal !

— Mais je vous répète que je ne l'ai pas ; vous l'aurez sans doute égaré. Au reste, si vous tenez beaucoup aux cristaux, je me ferai un plaisir d'en acheter un autre, pour vous en faire hommage.

— Ha ! ha ! ha ! s'écria George, en riant d'un rire amer et ironique ; il en achètera, le major ! il m'en fera hommage ! perdu ! perdu ! c'en est fait de mon cristal !

Après ces mots, George se leva, courut à la porte, et regagna sa chambre en criant toujours : — Perdu ! perdu ! Arabella et Franz restèrent stupéfaits ; mais le major assura tranquillement que ce n'était là qu'un accès de vapeurs qui se dissiperait bientôt.

En effet, lorsque, peu d'instants après, ils remontèrent ensemble au n° 13, ils y trouvèrent George qui avait remis sa blouse, et qui les reçut d'un air riant et évaporé, comme s'il ne s'était rien passé d'extraordinaire.

— Eh bien ! mes amis, s'écria-t-il, que ferons-nous pour passer le temps ?

— Je propose, dit Franz, de faire d'abord une lecture. J'ai là dans ma malle un livre très intéressant que je vais vous

chercher.

— Qu'est-ce donc que votre livre ? Un roman nouveau ?

— Non pas, répliqua Franz, en tirant d'un Porte-manteau deux gros volumes in-8°, c'est bien mieux que cela. C'est une œuvre de travail et de conscience, une histoire de la philosophie allemande par M. B..... de P.... Je prierai le major de vouloir bien nous lire l'exposition du système de Schelling, que je désire vivement connaître. Il nous donnera en même temps les explications nécessaires sur les points obscurs, et discutera nos objections.

— Allons, mauvais plaisant que vous êtes, vous ne parlez pas sérieusement. Faire de la métaphysique ! J'aimerais autant tricoter des bas de laine ou jouer à cligne-musette. Mais vous voulez rire sans doute ; gageons que vous avez là quelque mauvais roman !

— Vous parlez comme un enfant, George ; tâchez donc une bonne fois de prendre un peu de respect pour les travaux de la science et les recherches de l'esprit humain.

— Vous voulez dire pour les billevesées de la science et les bêtises de l'esprit humain. Voyons donc ce fameux livre, cet oracle de sagesse !

George arracha vivement des mains de Franz les volumes que tenait celui-ci, et gagna l'autre côté de la table en s'écriant :

—Je les tiens maintenant ; vous serez bien habile si vous les rattrapez !

Franz piqué s'élança sur les pas de George, qui tournait autour de la table avec une agilité sans égale, en faisant tomber très à propos les chaises dans les jambes de son adversaire. Enfin, las de courir, et se voyant sur le point d'être atteint, George ouvrit précipitamment une fenêtre, et les graves volumes de M. B..., lancés au travers des airs, allèrent choir en gémissant dans la boue liquide de la rue.

Nous en voilà débarrassés, s'écria George en battant des mains. A présent, je propose, moi, de jouer à la main chaude !

— Vous allez d'abord me le payer, dit Franz, en recommençant, mais en vain, sa poursuite autour de la table.

Cependant le major, qui avait été saisi d'un rire fou ainsi qu'Arabella, descendit philosophiquement dans la rue, repêcha les malheureux volumes, et les rapporta en triomphe après les avoir convenablement essuyés. A son retour le tumulte était calmé, et une fraternelle accolade venait de mettre fin à la querelle.

Toutefois le projet de lecture fut repris impitoyablement, en dépit des objections et de la mauvaise humeur de George. Arabella prit place sur le canapé, en face d'un bon feu qui pétillait dans la cheminée. A droite, le major occupait le fauteuil, ayant Franz vis-à-vis de lui. Une autre place sur le canapé fut offerte à George qui la refusa.

— Est-ce que vous croyez, vraiment, que je vais passer mon temps à vous écouter ? dit-il ; point du tout, je conserve ma liberté !

En parlant ainsi, George s'assit à la table, tira d'un portefeuille des crayons et du papier, et se mit à faire des caricatures.

Cependant le major avait ouvert le livre au chapitre de la philosophie de la nature, et il commença par lire les réflexions préliminaires ; mais bientôt laissant de côté le texte de l'auteur, il aborda lui-même le sujet. Il faut dire qu'il se sentait singulièrement en verve. Les idées lui arrivaient toutes seules, sans effort, avec une lucidité et une abondance extraordinaires, et, de plus, revêtues comme spontanément des formes les mieux appropriées, les plus complètes, les plus brillantes. Il avait en même temps la conscience de n'être, en quelque sorte, que l'organe d'un pouvoir mystérieux qui s'exprimait par sa bouche. Un feu divin circulait dans tout son être ; et il ne comprit bien qu'à ce moment l'inspiration des grands génies poétiques, vrais prophètes de l'humanité.

Il débuta par quelques détails biographiques et personnels sur Schelling, qu'il avait eu le bonheur de voir et d'entendre lui-même à l'université d'Erlangen. Traçant une esquisse rapide de la carrière de cet esprit si vaste et si profond, si subtil et si riche, où la force de la pensée et le sens du beau, la spéculation et la poésie, s'unissent à un degré inconnu depuis Platon, il montra le jeune aigle, nourri de la forte substance de l'idéalisme de Fichte, prenant de prime-abord un vol audacieux et indépendant. Il exposa comment, après avoir réintégré la réalité et la nature dans leurs droits méconnus, Schelling avait jeté les vraies bases de l'art, fait de la grande idée de liberté le pivot de tout son système, ramené dans la science la notion vivifiante d'un Dieu personnel, reconnu et proclamé l'autorité, la profonde sagesse des traditions antiques, ainsi que l'admirable et divine puissance du christianisme. Enfin, il raconta comment le sage, arrivé au faîte de la gloire, et à l'apogée d'une influence immense sur tout un peuple de penseurs, s'était retiré dans une méditation et un silence de vingt années, pour compléter dans toutes ses parties l'œuvre de sa pensée, et pour arriver à l'expression la plus claire et la plus simple de ce que l'homme peut concevoir de plus profond et de plus élevé.

A la suite de ces préliminaires, le major tenta l'exposition même du système, en s'attachant d'abord au travail de M. B.... ; mais arrêté, pour ainsi dire, à chaque pas, par la nécessité d'un commentaire perpétuel sur des expressions obscures ou incomplètes, sur des propositions qui, présentées d'une manière abrupte et sans liaison suffisante, avaient trop l'air de paradoxes étranges, il finit par poser le livre et s'abandonner à l'improvisation.

Alors, se plaçant au centre même de ce monde intellectuel que nous ne connaissons point encore d'une manière complète, il s'efforça de s'inspirer de sa vie, et d'en dérouler les phases comme une vaste épopée. Il montra la création tout entière se développant dans le sein

de Dieu même, par l'opposition de deux principes, caractérisés, suivant la variété des points de vue, par les noms de réel et d'idéal, de nature et d'intelligence, d'obscurité et de lumière ; principes accouplés partout, en lutte partout, et réconciliés seulement dans les profondeurs de l'être absolu. D'abord c'est la nature primitive, antérieure à toute manifestation, principe obscur, éternellement caché sous la lumière de la conscience divine, et que la pensée seule parvient à saisir sous la forme d'un désir d'être, d'une faim de réalisation et d'existence. Cette puissance originelle, stimulée par la libre volonté, par l'infinie sagesse du créateur, s'élance du sein de l'abîme vers la lumière et la vie, pour enfanter l'inépuisable richesse des idées de la suprême intelligence. Alors se déploie, dans l'immense variété de ses symboles vivants, dans ses contrastes et ses harmonies, dans ses tristesses et dans ses joies, la jeune nature, enchâssée comme un magnifique diamant dans la feuille sombre de l'éternelle nuit. Et toute cette féerie du monde phénoménal, toutes ces formes, toutes ces couleurs, tout cet organisme animé d'un souffle si puissant, tout cela n'est à son tour que le berceau dans lequel l'esprit doit naître et grandir, que le théâtre de son libre développement par la lutte du bien et du mal, que le marche-pied duquel il s'élancera pour s'élever jusqu'à la sphère immuable de la conscience divine et de l'éternel amour. Dans ce drame joué par des intelligences libres, le principe du mal s'enlace à tout, se glisse au travers de toutes les péripéties, comme le serpent aux reflets trompeurs et chatoyants ; mais ses jours sont comptés. Sa vie n'est en réalité qu'une vaine illusion, qu'un décevant fantôme, dont le rôle sera joué quand le principe du bien, fortifié par une lutte incessante, sortira vainqueur de l'épreuve. Et tout ce mouvement, toute cette création, tout ce drame immense, c'est la vie de Dieu ; c'est l'accomplissement des desseins de cet amour

infini par lequel il a voulu répandre sur des êtres créés à son image les trésors d'une félicité pure et inaltérable.

Ceci n'est qu'une esquisse incomplète et pâle de l'improvisation philosophico-poétique du major. Lorsque celui-ci sentait faiblir sa verve, et sa façon de s'épuiser, il portait instinctivement la main à sa poche, et saisissait la pierre mystérieuse ; alors le flot de l'éloquence s'épanchait de nouveau, rapide et abondant. Ses amis l'écoutaient en silence, frappés d'admiration ; et, s'interrogeant de temps à autre du regard, ils semblaient se demander l'explication de ce prodige.

Cependant George, qui dans tout cela ne cherchait que le mot pour rire, et l'occasion de se venger de l'ennui qu'on lui imposait, avait profité d'un moment d'hésitation causé par le livre de M. B..., pour croquer d'un crayon moqueur le professeur inspiré et les élèves attentifs. Au-dessus du tableau était écrite, en gros caractères, la phrase qui venait d'être lue : L'absolu est identique à lui-même. Sur ce, les trois personnages faisaient leurs commentaires. Le major à droite disait : C'est un peu vague. A gauche et vu de face, Franz, les cheveux ébouriffés et les yeux écarquillés d'étonnement, demandait : Qu'est-ce que cela veut dire ? Et Arabella, dont on n'apercevait que le chignon dépassant les coussins du canapé, s'écriait : Je m'y perds depuis longtemps². Le dessin achevé, George le lança en riant au milieu du petit cercle philosophique ; mais les trois interlocuteurs, trop absorbés par le sujet qui les occupait, y firent à peine quelque attention, et après avoir souri d'un air distrait, ils le laissèrent de côté pour reprendre le cours de leur entretien.



George vivement piqué, s'écria : C'est insupportable ! Eh bien, puisqu'il en est ainsi, je vais aussi faire mon système, moi !

Il sortit de la chambre en courant, et revint bientôt portant à deux mains une grande boîte fermée. Il s'assit à terre, posa la boîte entre ses jambes, l'ouvrit avec précaution, et en tira toutes sortes de petites figures de bois, costumées de mille manières différentes, et représentant tous les ordres de la société, depuis le roi jusqu'au mendiant. Ces poupées furent soigneusement disposées en groupes assortis : ici les souverains ; plus loin les nobles et les riches ; vis-à-vis, la classe moyenne ; puis enfin le peuple, ou, comme on dit, les prolétaires.

Quand tous ces petits personnages furent placés chacun à son rang, George leur fit un grand discours, et leur prouva comme quoi depuis six mille ans le genre humain n'avait fait que des sottises. S'adressant aux prolétaires, il

leur fit comprendre qu'ils étaient injustement tenus dans l'ignorance et l'abrutissement, et les engagea là-dessus à se faire les législateurs de l'ordre social. Il leur dit que tous les hommes sont frères et doivent s'aimer mutuellement ; puis il les appela aux armes contre les riches, afin d'établir par la violence le règne de la justice et de l'égalité. Les poupées alors furent mises en mouvement, et manœuvrèrent les unes contre les autres. Il y eut des luttes acharnées, pour ne pas dire sanglantes. Les rois furent dépouillés de leurs couronnes, et en même temps de leurs têtes. Les biens des riches furent partagés. On proclama la république universelle fondée sur l'égalité. Tous ceux qui refusèrent d'être libres y furent contraints par la force. La bure ayant été reconnue essentiellement moralisante, tout le monde fut vêtu de bure. Il y eut défense expresse à tout individu d'avoir plus de talent, plus d'esprit, plus d'instruction que son voisin, de peur de nuire à l'égalité. Le génie fut entièrement proscrit, comme n'étant à l'usage que du petit nombre. Les sciences furent mises à la portée du peuple et dégagées de tout ce qu'elles ont d'obscur pour le simple bon sens. On réduisit l'astronomie à l'almanach, les mathématiques aux quatre règles, la philosophie à rien du tout. L'histoire fut supprimée comme inutile. Tous les beaux-arts furent défendus comme encourageant la fainéantise ; toutefois, de la poésie et la musique, on conserva la chanson et le violon à danser. Il n'y eut plus ni grandes passions, ni grandes idées, ni grands caractères, mais seulement de petits intérêts jaloux se surveillant les uns les autres, et s'agitant dans le cercle étroit de l'existence matérielle. Alors l'âge d'or fut ramené sur la terre, et le genre humain tout entier se trouvant convenablement chauffé, blanchi et nourri, parut avoir atteint le vrai but de sa destination.

George cependant fut quelque peu surpris du résultat final et logique de son œuvre, et, après avoir attendu vainement les merveilleux effets de l'égalité sur le

développement intellectuel et moral de l'homme, il finit par trouver le genre humain si ennuyeux, qu'il s'endormit assis à terre et le dos appuyé contre un fauteuil.

La séance philosophique étant achevée, Franz s'approcha de la fenêtre, et vit l'azur du ciel briller à travers les nuages.

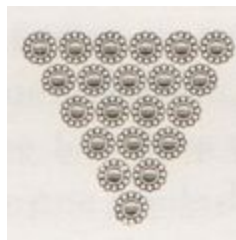
— Voici le beau temps, s'écria-t-il ; vite en route pour la Tête-Noire ! nous pouvons encore arriver ce soir à Martigny. Je vais commander les mulets. Mais ne voilà-t-il pas George profondément endormi au milieu des joujoux de ses enfants ? je ne sais en vérité ce qui lui arrive aujourd'hui, mais je ne le reconnais plus : — Allons, réveillez-vous donc, éternel dormeur ! nous partons pour la Tête-Noire.

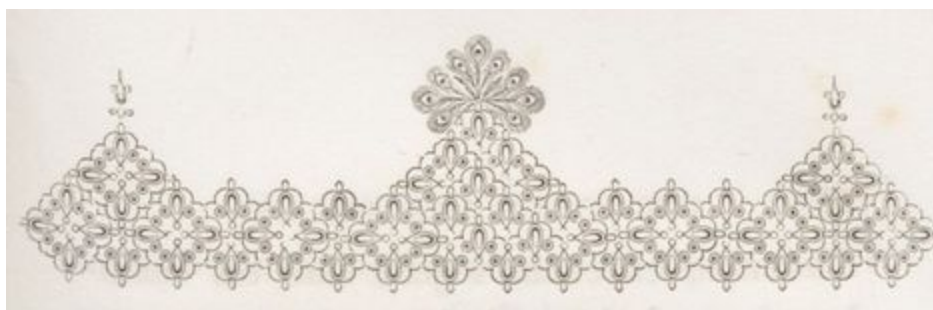
— Ah ! fit George en se frottant les yeux, vous avez fini votre assommant conciliabule ! Eh bien ! avez-vous trouvé l'absolu ?

— Que vous importe ! reprit Franz ; occupez-vous seulement à remballer vos poupées et à faire vos paquets.

— Partons-nous réellement ? Eh bien ! j'en suis ravie ; je commençais à m'ennuyer terriblement entre la belle nature et l'absolu.

Et George jetant pêle-mêle le genre humain dans sa boîte, la mit sous son bras et sortit de la chambre.





CHAPITRE IX.

Départ pour la Tête-Noire. Les personnages deviennent de moins en moins reconnaissables. Comment George, monté en troupe derrière le major pour prendre une leçon de métaphysique, retrouva son talisman. Imprécation prononcée contre le coupable. Malte dans un chalet, aveux réciproques et réconciliation complète.



LES mulets sellés et bridés attendaient de nouveau les voyageurs dans la rue. L'aubergiste, la figure rayonnante de satisfaction, se tenait sur le pas de la porte, son bonnet à la main, et se réjouissant, pour la première fois de sa vie peut-être, de voir partir toute une bande de ses hôtes.

— Pierre, dit-il à demi-voix à l'un de ses garçons, tu vas aller chez monsieur le curé, et tu le prieras de ma part de passer un moment dans la journée. Je ne veux pas, ajouta-t-il en se parlant à lui-même, je ne veux pas que d'honnêtes chrétiens logent dans ces chambres avant de les avoir fait exorciser et asperger d'eau bénite : Dieu sait ce qui s'y est passé depuis que ces diables incarnés s'y sont établis. Mais chut ! les voici !

Arabella, Franz et le major sortirent en effet dans cet instant, et montèrent sur leurs bêtes. George ensuite arriva d'un air évaporé ; mais à peine eut-il enfourché sa mule qu'il redescendit précipitamment, en s'écriant : « Ah ! mon Dieu ! et moi qui oubliais les mioches ! » Il rentra en toute hâte dans l'hôtel, et revint bientôt suivi d'un garçon portant une grande boîte, qui fut soigneusement attachée sur un mulet.

— Tout est en règle, dit-il ; en avant ! les mioches suivront avec leur bonne.

— C'est cela, pensa le major ; nous savons à quoi nous en tenir.

Pour la seconde fois la caravane se mit en marche, et traversa le Prieuré suivie des regards curieux de la foule. Déjà mainte histoire avait circulé dans le village au sujet des mystérieux étrangers, et plus d'un paysan se signa envoyant passer les Bohémiens aux longs cheveux. Ceux-ci, très peu soucieux de l'effet extraordinaire qu'ils produisaient, s'acheminèrent tranquillement vers la Tête-Noire, en suivant le fond de la vallée.

Toutefois, la disposition d'esprit de nos divers personnages n'était plus celle des jours précédents. Arabella et Franz, tout préoccupés encore des grandes idées de Schelling si brillamment exposées par le major, se trouvaient portés à cette méditation calme et sereine qui se marie très bien avec le spectacle d'une belle nature. Ils cheminaient ensemble, tantôt absorbés par d'intéressantes discussions sur le système et ses applications diverses aux

questions sociales et artistiques, et tantôt se communiquant, par quelques mots profondément sentis, les impressions qu'ils recevaient des magiques tableaux de la nature alpestre.

George, au contraire, semblait s'être proposé de les troubler de toutes manières, en prenant toujours le contre-pied de leur disposition du moment. Ainsi quand ils s'entretenaient des futures destinées du genre humain, George amenait des allusions aux petites questions de parti, et à la politique du jour ; à de graves et hautes réflexions de philosophie et d'art, il opposait la plaisanterie et le calembourg ; au sentiment du beau, à l'enthousiasme, à l'admiration, il répondait par la raillerie. Bref, il jouait le rôle du méchant espiègle, qui se complaît à troubler une belle musique en frappant sur un discordant chaudron. Franz eut beau se fâcher, et chasser au loin l'importun, toujours, avec la tenacité de la mouche bourdonnante, George s'attachait à leurs pas.

Quant au major, il cheminait solitairement, et paraissait éviter avec soin tout ce qui aurait pu troubler les ravissantes extases qu'il éprouvait. Il sentait en lui-même un immense changement, une admirable et vivifiante rénovation. Jusqu'à ce jour il avait cru comprendre les beautés de la nature ; mais ses impressions passées ne lui semblaient plus que de tristes et pâles brouillards auprès de ce qu'il éprouvait maintenant. Avez-vous assisté jamais à la restauration de quelque vieux tableau d'un grand maître, que le temps et l'oubli avaient caché sous une couche noire et épaisse de poussière et de fumée ? Avez-vous ressenti cet épanouissement subit d'admiration qui vous saisit au moment où, sous l'éponge purifiante, les contours se dessinent, où les couleurs brillent et éclatent, où l'idée du peintre saille de la toile et se montre à vous pleine de vie et d'immortelle jeunesse ? Telle était l'impression du major en face de la nature. Tous les objets lui semblaient éclairés d'une lumière magique qui leur donnait une sorte de

transparence et d'idéalité. Au-dedans de chaque forme, il voyait et sentait la vie, qui se révélait à lui comme par une intime transfusion. De toutes parts des voix aimées versaient dans son sein de secrètes confidences de bonheur ou de tristesse ; les fleurs et les oiseaux lui parlaient de leurs joies et de leurs amours, le ruisseau murmurait sa plainte monotone, le torrent du glacier chantait son fougueux dithyrambe, le zéphir l'amusait de son léger babil, les noirs sapins lui contaient leurs ennuis, et, par-dessus tout, la voix grave et sévère des montagnes l'entretenait des grands souvenirs du monde primitif et de la création.

Entièrement livré aux ravissements d'un état d'esprit si nouveau pour lui, le major ne s'apercevait point de la longueur de la route, et il avait déjà dépassé Valorsine qu'il se croyait encore dans le voisinage du Prieuré. Cependant le chemin devenait de plus en plus rude en s'élevant vers les gorges profondes de la Tête-Noire, et le major voyant enfin que ses compagnons avaient une forte avance sur lui, pressa le pas de sa mule pour les rejoindre. A l'un des détours du sentier, il atteignit George qui avait mis pied à terre. Il paraissait fatigué, triste, abattu ; ses beaux cheveux noirs tombaient en désordre sur son visage pâle et morose, et ses grands yeux, naguère si pleins de feu et d'expression, ne promenaient autour de lui qu'un regard terne et sans vie. Le major, à cet aspect, ne put se défendre d'un secret remords ; une voix intime lui dit que cette décadence était son ouvrage, et qu'il s'était traîtreusement emparé de la meilleure portion d'une existence sur laquelle il n'avait aucun droit. Il fut sur le point de mettre la main à sa poche et de rendre à George sa pierre si regrettée ; mais une fausse honte le retint. Et puis, il ne put se décider encore à renoncer au plaisir du triomphe, et aux pures jouissances dont il sentait la source vive jaillir au-dedans de lui-même. « Il sera toujours temps, se dit-il. »



— Vous voilà, respectable major, grave chercheur d'absolu ! s'écria George. Avez-vous trouvé le principe de l'univers ? faites-m'en part, je vous prie. Je veux être votre disciple, et, pour mieux profiter de vos doctes enseignements Je vais me mettre en croupe derrière vous. En disant ces mots, George s'élança lestement sur la mule du major, qu'il saisit à bras-le-corps pour ne pas tomber.

— Maintenant je vous écoute continua-t-il en riant aux éclats ; je me suis enlevé tout moyen de retraite, et vous pourrez m'assommer tout à votre aise. Nous voilà comme Méphistophélès et l'écolier ! Allons, endoctrinez-moi ! L'absolu est identique à lui-même ! N'est-ce pas cela ?

Le major se trouvait singulièrement contrarié de cette irruption soudaine d'ironique moquerie dans la sphère de

sentiment intime et profond à laquelle il s'était élevé. Toutefois il fit bonne contenance ; il répondit aux sarcasmes de George par des plaisanteries du même genre, mais en se tenant sur la défensive seulement, et comme un pugiliste qui, sûr de sa force, se contente de parer les coups sans riposter. George parut comprendre cette manœuvre, et s'irrita bientôt de ces ménagements. Ses attaques devinrent de plus en plus pressantes et incisives ; sa raillerie, de caustique qu'elle était, devint amère et offensante ; si bien que le major avait quelque peine à se maintenir dans son rôle de dignité et de tolérance, lorsqu'un événement inattendu vint changer subitement la scène et les positions respectives des acteurs.

George, en effet, malgré la chaleur de la discussion, sentait depuis quelques instants comme un corps pesant et dur qui lui battait la jambe : un coup plus fort que les autres fixa tout-à-fait son attention sur ce phénomène inexplicable.

— Qu'est-ce donc que cela, major ? s'écria-t-il ; il paraît qu'à défaut d'arguments, vous voulez me rompre les os ! Mais c'est votre poche qui se montre si outrageusement agressive. Que diable y avez-vous donc mis ?

Et tout aussitôt, avant que le major pût le prévenir, George glissa la main dans la poche fatale, et en tira... la pierre lumineuse !

Un cri, tout-à-la fois de surprise, de joie et d'indignation, s'échappa de sa bouche : « Mon cristal ! » Le major, confus comme un coupable démasqué, le vit porter rapidement la pierre à son front, où il crut la voir disparaître comme un rayon absorbé par une eau tranquille. Au même instant, la physionomie de George reprit son calme et sa majesté, et de ses yeux jaillit de nouveau ce regard limpide et profond qui n'appartient qu'au génie. Un silence de quelques instants suivit. Le major attendait sa condamnation, et George semblait recueillir ses souvenirs. Enfin, d'une voix grave et d'un air plein de dignité, il prononça ces paroles :

— Vous avez commis un grand crime, major ! Poussé par le vain désir d'une fausse science, vous avez porté dans les saints mystères de la poésie le regard impuissant d'une audacieuse analyse ; bien plus, vous avez étendu la main sur l'autel pour dérober le feu sacré qu'il n'appartient qu'à Dieu seul d'allumer dans le sein des mortels. Heureux encore de n'avoir pas entièrement accompli vos desseins téméraires ! Imprudent ! ignorez-vous donc que ce feu consumerait comme la foudre quiconque n'a pas été créé pour le recevoir ? Il faut maintenant expier votre faute. Le désir immodéré de savoir, voilà ce qui vous a perdu. Soyez puni par où vous avez péché : je vous condamne à lire M. B. de P. tout le long du passage de la Tête-Noire, et à vous repaître, jusqu'à satiété, d'idées creuses, pendant que nous jouirons des plus belles scènes de la nature.

A peine ces mots étaient-ils prononcés que le major sentit comme un voile de plomb s'étendre et s'appesantir sur son âme : lumière, couleur, sentiment, tout s'éteignit en lui pour faire place à une froide et pâle immobilité. La nature ne lui sembla plus qu'une longue formule algébrique, dont les montagnes, les torrents, les arbres, les fleurs constituaient les lettres et les signes. Les réalités de la vie, les passions du cœur, les créations de l'art et de la poésie, reléguées dans un lointain nébuleux, ne lui apparurent que comme des lignes abstraites et des figures géométriques. En même temps, il se trouva tenir entre les mains un volume de M. B., qu'il se souvint avoir mis dans sa poche ; et bientôt, le nez collé sur son livre, inaccessible à toute impression du dehors, il se sentit contraint à entrer en lutte avec les nuageuses abstractions de son auteur.

Le major se rappelant plus tard ce qu'il avait éprouvé pendant cette expiation, avouait que jamais cauchemar n'avait été plus pénible que cet état de singulière transformation. Il se sentait changé en pédant, froid, grondeur, lourd et brutal : il aurait envié le sort des compagnons d'Ulysse touchés par la baguette de Circé, s'il

avait pu se détacher assez de son livre pour établir la comparaison.

George, après avoir prononcé son imprécation, avait sauté légèrement à terre, et remontant sur sa mule, qu'un guide conduisait par la bride, il rejoignit bientôt Arabella et Franz. Ses amis ne tardèrent pas à remarquer le changement par lequel il était redevenu lui-même ; et, pressé de questions, il raconta que son humeur querelleuse du matin avait été causée par une altercation avec le major, au sujet du cristal confié à sa bonne foi ; puis il ajouta, en riant, que la querelle venait de se terminer à son honneur, et que le major serait guéri pour long-temps de ses prétentions à tout approfondir par une indiscrete analyse. La bonne et conciliante Arabella voulut interposer ses bons offices pour rétablir sur-le-champ l'harmonie entre ses amis, mais George la pria de n'en rien faire encore, et de laisser quelque temps le major à ses réflexions salutaires.

Cependant, la caravane s'engageait de plus en plus dans les défilés de la Tête-Noire, et à chaque détour du sentier tortueux, la sublime fantasmagorie des Alpes se révélait par des effets inattendus, et par des magnificences toujours nouvelles. Les voyageurs s'arrêtèrent quelques instants dans la partie la plus sauvage et la plus pittoresque du passage, où la nature bouleversée semble avoir été le théâtre d'un combat de Titans. Ici la route, creusée dans le flanc même d'une gigantesque paroi de rochers, est comme suspendue au-dessus de l'abîme, au fond duquel mugissent les eaux écumantes du Nant-Noir. De toutes parts, sur les pentes abruptes, des avalanches de rocs énormes confusément entassés, semblent à chaque instant prêtes à s'élancer avec une nouvelle furie dans le gouffre entr'ouvert ; et, au milieu de ces redoutables débris, gisent par milliers les grands troncs blanchissants des sapins déracinés, comme des squelettes de géants qui auraient succombé dans la lutte.

Après avoir traversé cette scène de désolation, on arriva bientôt à la halte du milieu du jour. Un petit chalet hospitalier, jeté comme un nid d'oiseaux sur le bord de la route, entre les rochers menaçants qui surplombent, et le gouffre qui s'enfonce à une immense profondeur, reçut les voyageurs fatigués ; et, en attendant un repas frugal et vivement désiré, ceux-ci se reposèrent à l'ombre sur la frange étroite de gazon verdoyant qui tapissait le bord du chemin. Alors on vit arriver le major. Courbé sur sa mule, la tête penchée sur son livre, l'infortuné avait passé comme en songe au travers de cette nature sublime, sans y jeter un seul regard. Aux prises avec les plus creuses entités, il chemina dans un état complet d'abstraction ; et, quand son mulet s'arrêta par instinct devant le chalet, pour rejoindre ses compagnons à l'écurie, il leva les yeux d'un air étonné sans comprendre de quoi il s'agissait. Sa physionomie avait une expression si profonde de tension pénible et de sombre préoccupation, que ses amis s'en émurent, et intercédèrent de nouveau pour lui.

— Allons, George, dit Arabella, voyez combien le major est malheureux d'avoir excité votre courroux ; soyez magnanime, et accordez-lui son pardon.

— Je le ferai pour l'amour de vous, répondit George. Et s'avancant vers le major, il lui tendit amicalement la main en disant : Faisons la paix ! je retire la sentence prononcée contre vous.

A l'instant même, le major sentit tomber les fers qui enchaînaient son âme. Il serra vivement la main de George, puis poussant un cri de joie qui fit retentir les échos, il lança d'un bras vigoureux dans le précipice le malencontreux volume de métaphysique. Le livre descendit en agitant ses feuilles et en tournoyant comme un oiseau effrayé, et s'en alla tomber, pour ne plus reparaître, dans l'écume agitée du torrent.

Alors, soulagé d'un poids immense, le major sauta légèrement à bas de sa monture, et, dans un moment

d'effusion, il courut embrasser Franz et Arabella, un peu surpris tous deux de cet accès inaccoutumé d'expansion.

— Merci, mes amis ! s'écria-t-il ; vous m'avez fait vivre un siècle en quelques jours. C'est à vous que je serai redevable de souvenirs qui ne s'effaceront jamais. Quant à vous, George, vous avez beaucoup à pardonner sans doute, mais vous savez aussi que je ne suis pas sans excuse. J'ignore quels singuliers et profonds rapports, tout-à-la-fois sympathiques et hostiles, ont déterminé notre mutuelle position et les accidents qui en ont été la suite. Pour moi, votre personne est encore enveloppée de mystère, et cependant il me semble que je vous ai toujours connu, et qu'il ne me reste rien à apprendre de ce qui vous concerne. Un jour, n'est-ce pas, vous me donnerez le mot de cette énigme. En attendant, que votre pardon soit entier et la réconciliation complète.

— C'est bien ainsi que je l'entends, dit George d'un air grave ; je ne me dissimule point que, dans tout ceci, j'ai quelques torts à me reprocher. Je me suis défié de vous, major ; j'ai cru qu'une vaine curiosité vous portait seule à vouloir pénétrer dans mon monde intérieur, pour en étudier les phénomènes volcaniques et les météores destructeurs, bien plus que les astres réguliers et lumineux. J'étais injuste, je le reconnais. Vous ne cherchiez en réalité que ce qui était déjà votre bien, ce qui rentrait de droit dans le fonds commun des intelligences amies du vrai, du bien et du beau. Je ne m'explique point encore comment, en dépit de mes efforts, vous avez su trouver la clé de ces mystères par lesquels j'ai voulu vous confondre et vous éblouir sans vous éclairer. Le fait est que j'ai été punie de ma méfiance, car pendant quelques heures, je me suis trouvée séparée en quelque sorte de moi-même, et bannie de cette même région dont j'entendais vous refuser l'accès.

— Il paraît, dit en souriant Arabella, il paraît qu'il s'est passé de singulières choses entre George et le major ; y comprenez-vous quelque chose, Franz ?

— Je ne sais, répondit celui-ci ; les discours énigmatiques que je viens d'entendre réveillent en moi comme de vagues souvenirs. Il me semble que je me suis trouvé mêlé à tout cela, et que j'ai même pris le rôle de conciliateur. Je ne saurais toutefois dire quand et comment ; car ces images flottent dans mon imagination comme un rêve éclairé par les vacillantes lueurs du punch. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce matin je ne reconnaissais pas mes amis. Je vous demande bien pardon à tous deux ; mais vous, major, vous étiez sublime, et vous, George, insupportable.

— Hélas, dit le major, je n'ai brillé que d'un éclat d'emprunt, et me voici revenu à mon état naturel d'opacité, avec le cuisant regret de n'avoir plus que le souvenir de cette lumière ineffable dont j'avais dérobé quelques rayons.

— Quant à moi, dit George, ne m'accusez pas, mes amis ; ce n'était pas moi, c'était ma bête. Personne mieux que vous ne sait combien elle est capricieuse et rebelle au frein. Il ne faut pas moins, pour la dompter, que la magique puissance du principe qui domine ma nature, et encore s'émancipe-t-elle quelquefois en dépit de toutes les entraves... Je ne répondrais pas, major, ajouta George en souriant, que la rancuneuse qu'elle est ne vous jouât encore quelque tour de sa façon ; mais vous saurez à quoi vous en tenir.

— Tout lui est pardonné d'avance, s'écria le major. Qu'elle fasse ce qui lui plaira ! je ne douterai jamais de vous.

On entendit alors les cris de joie des enfants qui avaient formé l'arrière-garde, et qui voyaient, en arrivant, la table dressée en plein air devant le chalet. George courut à leur rencontre et les reçut dans ses bras pour les poser à terre. La caisse qui avait paru si mystérieuse au major, fut également descendue avec précaution, afin, dit Solange, de ne pas gâter les joujoux.

Un instant après, tout le monde était à table. L'appétit le plus vif et la plus franche gaîté assaisonnèrent le repas

rustique ; et, en voyant les enfants faire disparaître à qui mieux mieux les fruits et le laitage, le major reconnut bien qu'il n'avait fait qu'un rêve, et il sentit s'évanouir les dernières traces de ses bizarres soupçons.





CHAPITRE X.

Le carnet du major et les pensées détachées.



LES jours qui suivirent n'ayant offert aucun incident remarquable, nous laisserons nos voyageurs s'acheminer vers Fribourg par Martigny, Vevey et Bulle. Il suffira de dire que la paix rétablie ne fut point troublée, et que toutes choses reprirent leur cours naturel. Au milieu d'un commerce intellectuel très animé, et d'un échange fructueux d'idées de toute espèce, le major ne laissa pas de réfléchir beaucoup aux singuliers événements dans lesquels il s'était trouvé mêlé comme acteur. Suivant son habitude, il jeta pêle-mêle sur son carnet les pensées nombreuses, diverses, incohérentes, qui se présentèrent, un peu confusément, à son esprit si fortement remué. Le narrateur de cette histoire, ayant eu ce carnet à sa disposition, en a extrait celles de ces pensées qui lui ont

paru se rattacher, de près ou de loin, aux incidents de son récit. Parmi toutes ces notes, écrites au crayon, beaucoup étaient illisibles, d'autres inachevées, d'autres incompréhensibles, d'autres encore sans aucune liaison apparente avec notre histoire. L'éditeur a fait de son mieux, pour tirer de cette ivraie quelques parcelles de bon grain. S'il n'a pas réussi, la faute en est à lui tout entière.



PENSÉES DETACHÉES.

L'infini environne toutes les intelligences comme l'univers entoure la terre ; mais, aux yeux du sens commun, il revêt sur tous les points l'apparence du fini, de même que les espaces célestes prennent la forme d'une voûte d'azur. Il faut le travail du philosophe et de l'astronome pour démontrer que ce n'est là qu'une illusion.

Les âmes sont concaves ou convexes : tout se grandit dans les unes, tout se rapetisse dans les autres. Et cependant ne s'imaginent-elles pas voir les même choses ? — De là d'immenses mésentendus.

Le sens commun est comme la lampe de sûreté de Davy, qui met à l'abri des explosions, mais qui n'éclaire qu'à quelques pieds de distance.

L'âme humaine est un palimpseste. Sous le texte banal de la vie, elle recèle les caractères mystérieux et presque effacés d'un livre sublime, d'un évangile révélé au commencement des jours. Les ignorants et les fanatiques de toute espèce sont occupés sans relâche à barbouiller sur ces précieux fragments leurs comptes de ménage et leurs litanies ; et bien petit, hélas ! est le nombre de ceux qui recherchent et respectent ces vénérables débris d'un texte sacré.

Les erreurs qui séduisent et entraînent les cœurs généreux renferment toujours quelques portions de grandes vérités. Aussi est-il difficile, et souvent dangereux, de les combattre, parce qu'en attaquant ce qu'elles ont de faux, on risque de faire tomber les coups sur ce qu'elles ont de vrai.

Faire de la législation et de la politique avec du sentiment et de l'imagination, c'est atteler deux beaux papillons à la plus lourde des charrues.

Transplanter un arbre malade en coupant avec soin toutes les racines pour lui redonner de la vigueur : recette infailible, au dire des novateurs, qui veulent tout améliorer sans tenir compte du passé.

Il y a des gens qui, pour le bien de l'humanité, tel qu'ils l'entendent, sacrifieraient volontiers tout ce qui fait la gloire et la grandeur de l'humanité : l'art, la poésie, la foi, la science. Dans leur zèle empressé, ils jetteraient l'équipage par-dessus bord pour sauver le navire.

L'utopie de l'égalité de fait, de l'égalité matérielle entre tous les hommes, ne peut naître que dans une âme très généreuse ou très méprisable, selon qu'il y aurait à donner ou à prendre. Les plus généreux utopistes sont les hommes de talent et de génie, qui perdraient mille fois plus que les riches dans le partage.

Ceux qui rêvent ici-bas l'égalité des biens se trompent non-seulement de date, mais de monde ; l'égalité ne s'établira que négativement, par l'absence même des biens matériels, dans la vie future.

Tirer un homme à quatre chevaux pour accélérer sa croissance : voilà ce que font les gens qui voudraient développer le genre humain à coups de révolutions.

Nouvelle formule de progrès : Marche ou je t'assomme !

Un zèle ardent, en politique comme en religion, n'est qu'un instrument aveugle, d'autant plus dangereux qu'il est plus puissant. Il faut, comme la poudre à canon, l'enfermer dans du bronze, et lui tracer impérieusement sa route, si l'on ne veut en éprouver les effets destructeurs.

La religion est le véritable ciment des édifices sociaux, et surtout des républiques. Plus les pierres sont nombreuses et menues, plus le ciment doit être fort pour les unir. Les faiseurs de sociétés comprennent cela par instinct, et s'efforcent de faire du ciment ; mais, par malheur, la recette en est perdue.

A proprement parler, toute idée progressive n'est bonne et vraie que lorsqu'elle devient réalisable. Les impatients ne conçoivent pas cela ; ils avancent les aiguilles de leur montre, et s'imaginent hâter le cours du temps.

Consacrer les ressources du génie à soutenir une cause dangereuse, c'est arroser une plante vénéneuse avec de l'élixir de longue vie.

Mettre la puissance d'un grand talent au service des passions politiques, c'est livrer aux Turcs les statues de Phidias pour en faire de la chaux.

Les fautes du génie portent avec elles leur absolution.

Il y a de grandes erreurs qui sont plus près du vrai que de petites vérités.

Pour que le génie brille de son éclat immatériel et divin, il faut qu'il soit placé entre les deux pôles du vrai et du bien ; comme le charbon dans la pile galvanique. Alors il luit, sans se consumer, de la plus éblouissante lumière. Enflammé par le feu vulgaire des passions, il ne répand qu'une lueur rougeâtre, et se détruit lui-même en propageant l'incendie.

Les plus belles créations du génie sont celles qui succèdent à l'époque des passions. L'expérience de la vie doit précéder l'art ; mais l'art veut du calme et

s'accommode mal des orages du cœur. Les montagnes les plus belles de notre globe sont des volcans éteints.

Si vous condamnez la pensée, soyez certains que la pensée vous condamne.

La pensée est à l'action ce que la lumière est à la chaleur. La vie ne se développe que par l'union des deux principes. Toutefois si la lumière sans chaleur reste stérile, la chaleur sans lumière n'enfante que des cryptogames difformes ou nuisibles.

Séparez la philosophie de la poésie, et vous n'aurez qu'une trame sans broderie ou qu'une broderie sans trame.

Si vous voulez arriver au vrai, réconciliez-vous avec vos contraires : la lumière blanche ne résulte que de la réunion des rayons colorés du spectre.

Tout livre est un miroir où le lecteur se regarde à son insu. De là vient que, si souvent, il y voit tant de laides choses auxquelles l'auteur n'a pas songé.

Le public, dit-on, a plus d'esprit que personne au monde : c'est apparemment pour cela qu'il peut se permettre de dire tant de sottises.

Il y a des esprits qui ne s'animent et brillent que lorsqu'ils sont excités par la contradiction ; comme les

chats qu'il faut froter à rebrousse-poil pour en tirer des étincelles électriques.

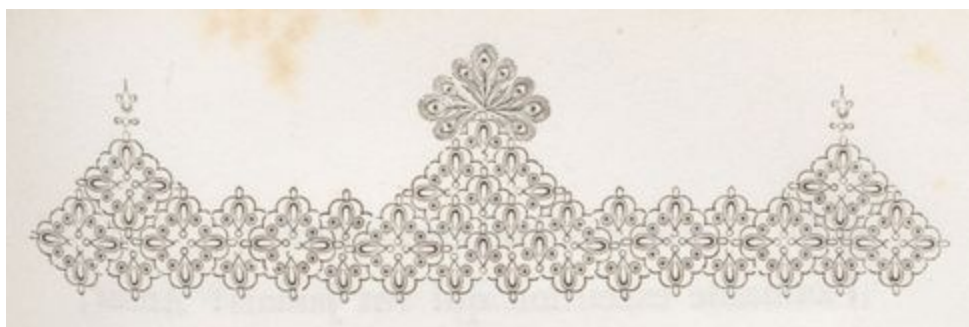
L'huître se vante et dit : Je n'ai jamais erré ! hélas !
pauvre huître ! c'est que tu n'as jamais marché.

Les hommes de génie, considérés comme individus, ne sont que les vases dans lesquels viennent à fleurir ces merveilleux végétaux qui déploient leurs trésors embaumés une fois par siècle seulement. Les nains de chaque époque ne voient et ne critiquent que le vase de terre ou de bois, tandis que, bien au-dessus de leurs têtes, le cactus grandiflorus étale ses magnificences et répand ses parfums.

Le limpide ruisseau de la plaine reproche au torrent de la montagne la couleur trouble de ses eaux. Le torrent répond. Tu es pur parce que tu ne charries que ta nullité ; moi je porte dans mon sein la fertilité et la richesse, le limon et l'or.

Les esprits puissants, en marchant à leurs fins, détruisent sur leur passage de bonnes petites choses dont la voix s'élève contre eux et les accuse. Ils font comme Gargantua qui mangeait, sans s'en douter, des pèlerins dans sa salade.





CHAPITRE XI.

**L'orgue De Fribourg, Grande Fugue à Deux
sujets improvisée par Franz. Effets divers De la
musique. Retour du major sans ses pénates et
conclusion.**



LES ombres du soir commençaient à se répandre dans l'église de St.-Nicolas à Fribourg, et déjà les lignes élancées des arceaux gothiques fuyaient et se dérobaient dans l'obscurité du dôme. Franz menait de s'asseoir devant cet orgue merveilleux, œuvre de toute une vie d'un travail persévérant, et qui proclame chaque jour, par ses mille voix, le nom du vieux Moser son créateur. Que ne devait-on pas se promettre d'un si puissant moyen d'expression, mis en œuvre par l'inspiration musicale, aidée de la plus étonnante exécution qui fut jamais ? Aussi,

George, Arabella, le major, dont on entrevoyait dans le crépuscule les figures indistinctes, attendaient-ils dans un religieux silence les accents par lesquels allaient se révéler les hautes pensées de l'artiste. Franz, en effet, avait annoncé qu'il résumerait à sa manière, dans son improvisation, les idées, les sentiments, les impressions réveillés par les incidents du voyage.

Il débuta pianissimo, par une série lente et grave de modulations avec un seul jeu d'orgue, comme pour éprouver la docilité de l'instrument. Puis sentant qu'il répondait à ses intentions, il en fit parler successivement les voix diverses, afin de se rendre maître de toutes les ressources de ce puissant organe. On eût dit alors que celui-ci, reconnaissant le pouvoir de l'artiste, se soumettait avec joie, et que les troupes des génies sonores, sortant par essaims de leurs fantastiques palais, venaient se présenter et dire : — Maître, nous voilà. que veux-tu de nous ? — Peu-à-peu, les modes d'expression se multiplièrent en se combinant entre eux, et bientôt on sentit la grande âme de l'artiste se répandre comme un souffle vivifiant dans les mille ramifications du vaste organisme métallique, et s'épancher dans l'église en torrents d'harmonie.

Alors commença un adagio d'un caractère sombre et sévère. De vagues et obscures modulations se succédaient et s'enchaînaient par des séries de dissonnances, en se déroulant en quelque sorte comme les basses d'un brouillard mouvant. De temps à autre, surgissaient des formes plus distinctes qui semblaient vouloir prendre un corps et chercher la lumière ; mais bientôt elles se fondaient de nouveau, enveloppées Par d'autres formes tout aussi fugitives, qui Se montraient un instant pour disparaître à leur tour. Si l'on eût voulu rendre par quelque image l'effet de cette musique, on l'eût cherchée dans l'état d'anxiété et d'agitation d'une âme pleine d'énergie, qui s'efforce en vain de trouver le mot de sa destinée, perdue qu'elle est dans les abîmes du doute et dans les orages des

passions. Ou bien, en abordant une plus vaste sphère, on y eût vu peut-être un sublime récit du chaos, alors que la vieille nature, agitant dans l'éternelle nuit ses forces infinies, enfantait et engloutissait tour-à-tour d'informes créations.

Quand l'impression d'attente eut été portée au plus haut degré d'intensité, le prélude se termina, et un thème grave et précis, comme une sentence de la sagesse antique, fut dit lentement par les voix basses et majestueuses de l'orgue, puis répété successivement dans un ordre rigoureux par les voix plus élevées, à la manière des fugues du vieux maître Sébastien Bach. Mais bientôt, directement opposé en apparence au caractère sérieux et solennel de ce début, un autre thème surgit, souple, rapide et brillant. Autant le premier motif était simple dans sa monotone grandeur, autant ce nouveau thème se montrait varié, chatoyant, propre à la transformation et au renversement. Autant l'un obéissait, dans ses développements, aux lois rigoureuses de l'harmonie, autant l'autre se mouvait capricieusement au milieu des combinaisons les plus inattendues et des effets les plus surprenants.

Alors il s'établit comme une lutte singulière entre les deux principes. Le motif léger s'attaqua audacieusement à son grave adversaire, et se joua autour de lui en déployant tous ses prestiges, pour le faire dévier de sa marche régulière, et l'entraîner dans les écarts de la dissonnance. Appelant à son aide les sons les plus éclatants de l'orgue, il se répandit en mille caprices gracieux et folâtres ; puis comme irrité de ce qu'en dépit de ses séductions son antagoniste conservait son allure grave et mesurée, il s'alluma de tous les feux de la passion, et fit entendre des accents de moquerie et de colère. Enfin, les deux principes se prirent corps à corps, et s'entrelacèrent en déployant toute leur vigueur. De cette lutte jaillirent des voix lamentables, des cris de douleur et les plus bizarres dissonnances. On eût dit le Laocoon enveloppé par les

serpents, et se dégageant avec force de leurs replis tortueux pour se trouver aussitôt enchaîné par de nouveaux nœuds. Toutefois, l'issue du combat ne fut pas la même, car le premier motif maintint son ascendant, et força son antagoniste à revenir au ton fondamental. Alors peu à peu l'harmonie troublée se rétablit, et, par des rapprochements mutuels, amenés avec un art infini, les deux thèmes se fondirent en un seul, expression complète de grandeur et de richesse, de pensée et de passion, de puissance et de grâce. Et ce motif nouveau, développé avec toute la verve du génie et toutes les ressources de l'instrument merveilleux, termina par un hymne sublime l'improvisation du grand artiste.

La musique, comme langage, a ceci de particulier que le sens n'en est pas un et absolu, et que chacun, pour le comprendre, doit en faire une traduction à son usage. C'est une poésie éthérée, dégagée de toutes les entraves matérielles des mots et du sujet. son effet principal et caractéristique, c'est d'enlever l'âme au monde positif, de la replacer dans ses rapports universels, et de la mettre face à face avec l'infini. De là cette diversité des impressions réveillées par la même Musique, chez des êtres diversement doués ; de là cette entière absence de compréhension musicale chez ceux qui ne vivent que de la vie extérieure. On peut donc dire que chacun ne sent une belle musique qu'en raison de ce qu'il est lui-même, et le charme particulier de ce divin langage dépend tout entier de cet élan spontané qu'il imprime à la portion la plus élevée de notre nature.

Si ces réflexions sont justes, on comprendra comment nos trois personnages, vivement et profondément remués par cette magnifique improvisation, le furent néanmoins dans des directions toutes différentes.

Le major, que le prélude avait transporté d'abord dans la sphère des idées cosmogoniques et ontologiques, était descendu peu-à-Peu dans les chaudes régions de la vie et

de la poésie ; il avait passé de la méditation à l'enthousiasme, et jamais, peut-être, le vide et la pauvreté des abstractions ne s'étaient fait sentir à lui d'une manière aussi complète.

George, au contraire, parti d'une sphère tout individuelle de sentiment et de passion, avait vu son horizon s'étendre, son ciel se dégager et se semer d'étoiles ; et à mesure que sa pensée s'était élevée plus puissante vers ces nouvelles régions, le désir des choses impérissables avait grandi dans son âme. Il avait compris, mieux que jamais, que la vie individuelle, même entourée de tous les prestiges de la passion, de la poésie et de la gloire, n'a de sens et de valeur qu'autant qu'elle se rattache aux idées éternelles qui régissent l'univers.

Quant à Arabella, nous ne saurions dire ce qui s'était passé dans son âme, ni quels pathétiques récits elle avait entendus, racontés par les voix expressives de l'orgue : ce qu'il y a de certain, c'est qu'au moment où elle se leva pour tendre à Franz une main reconnaissante, un rayon de la lune, en glissant sur son beau front, fit voir ses yeux remplis de larmes et son visage qui trahissait une émotion profonde.

Franz avait quitté l'orgue. George s'approcha de lui, et dit :

— Tu es notre maître à tous, toi ! doué comme tu l'es de ce magique et prestigieux langage ! Quelle éloquence, en effet, quelle poésie pourrait remplacer cette langue éthérée qui parle à chacun selon son cœur ! Tes enseignements, tes révélations ne seront Point perdus, car tu as su les faire jaillir des profondeurs même de mon être.

— Mes amis, dit Franz d'un ton grave, nous sommes sur le point de nous séparer. Que le souvenir de ces jours que nous avons passés ensemble ne s'efface pas de notre vie ! et n'oublions jamais que l'art et la science, la poésie et la pensée, le beau et le vrai, sont les deux archanges qui

étendent leurs ailes d'or sur l'arche de l'alliance, dans le temple de l'humanité.

Le lendemain, en effet, les voyageurs se séparèrent, et le major regagna ses pénates. On observa que pendant quelques jours il fut très pensif, mais qu'à la suite d'une lettre de Franz, reçue un matin, il partit subitement pour Genève d'où il revint avec quelques volumes. La lecture de ces livres, qu'il dévora, le plongea dans de telles préoccupations, qu'un bel exemplaire du Mahâbhârata, tout frais arrivé de Calcutta, se couvrit de poussière sur sa table avant d'avoir été ouvert. Enfin la curiosité du major parut satisfaite, et on l'entendit alors faire des réflexions très justes sur les stupides absurdités qui se donnent quelquefois pour les jugements du public. On remarqua aussi que, dans sa bibliothèque, une lacune s'était comblée entre les ouvrages de Rousseau et ceux de Byron.

Ce fut assez longtemps après que le major, dans un moment d'épanchement, raconta cette mémorable et singulière histoire à son ami le plus intime qui s'en est fait le consciencieux rapporteur.

Puisse-t-il, ô cher lecteur ! ne t'avoir pas causé assez d'ennui pour que tu lui fasses un reproche de son indiscretion !



EXCERPTA E CATALOGO,

SIVE
NOTITIA VETERUM RECENTIORUMQUE LIBRORUM
QUI IN BIBLIOPOLIO
BENJAMINI DUPRAT
VENALES PROSTANT.
(ANNO M DCCC XXXVIII.)

LITTÉRATURE ORIENTALE.

THÉÂTRE CHINOIS OU CHOIX DE PIÈCES DE THÉÂTRE
COMPOSÉES SOUS LES EMPEREURS MONGOLS,
traduites pour la première fois, sur le texte original, et
précédées d'une introduction, par M. Bazin aîné. Paris,
Imprimerie Royale, 1838, in-8° br. 7 fr. 50 c.

DE L'AFFINITÉ DES LANGUES CELTIQUES AVEC LE
SANSKRIT, par Adolphe Pictet. Mémoire couronné par
l'Institut de France. Paris, 1837, in-8°, br. 5 fr.

BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE, ou DICTIONNAIRE
UNIVERSEL, contenant tout ce qui regarde la
connaissance des peuples de l'Orient, par d'Herbelot,
avec le supplément par Visselou et Galand. Maestricht,
1776, in-fol. 48 fr.

LEXICON BIBLIOGRAPHICUM ET ENCYCLOPÆDICUM AB
HAJI KHALFA ARABICÈ COMPOSITUM, edidit, latinè
vertit et commentario indicibus que instruxit G. Fluegel.
Tomus primus. Leipzig, 1835, in-4°, 38 fr.

THE SANKHYA KARIKA, OR MEMORIAL VERSES ON THE SANKHYA PHILOSOPHY, BY ISWARA KRISHNA ; TRANSLATED FROM THE SANSCRIT BY H. T. COLEBROOKE ; also the Bhashya or commentary of Gaurapada ; translated by Wilson. Oxford, 1837, in-4°. 13 fr. 50 c.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE HINDOUI ET HINDOUSTANI, contenant des notices sur 800 écrivains, d'après les biographies originales, avec l'analyse ou l'indication de tous les ouvrages hindi qui sont parvenus à la connaissance de l'auteur, et la traduction d'un grand nombre de morceaux, par Garcin de Tassy, 2 vol. in-8°.

(Le tome premier est sous presse.)

ANCIENT AND MODERN ALPHABETS OF THE POPULAR HINDU LANGUAGES OF THE SOUTHERN PENINSULA OF INDIA, by Henry Harkness. London, 1837, in-4°. 4 fr.

LES AVENTURES DE KAMRUP, par Tahcin-Uddin, publiées en hindoustani et en français, par M. Garcin de Tassy. Paris, 1835, in-8°, 2 vol. br. 15 fr. On peut se procurer séparément le texte hindoustani, 8 fr. ; la traduction, 7 fr.

LES OEUVRES DE WALI, célèbre poète du Décan, publiées en hindoustani, traduites en français et annotées par M. Garcin de Tassy. Paris, 1836, in-4°, 2 parties. 27 fr.

SELECTIONS FROM THE BOSTAN OF SADI, INTENDED FOR THE USE OF STUDENTS OF THE PERSIAN LANGUAGE, by Forbes Falconer. London, 1838, in-16, cart. 9 fr.

CHRONIQUE D'ABOU-DJAFAR MOHAMMED TABARI, traduite sur la version persane d'Abou-Ali Mohammed Belami, par Louis Dubeux. Tome premier, première partie. Paris, Imprimerie Royale, 1836, in-4°, br. 20 fr.

HISTOIRE DES SULTANS MAMLOUKS DE L'ÉGYPTE, écrite en arabe par Taki-Eddin-Ahmed-Makrizi, traduite en français et accompagnée de notes philologiques, historiques, géographiques, par M. E. Quatremère, de

l'académie des inscriptions et belles-lettres. Tome premier. Paris, 1837, in-4°, br. 13 fr. 50 c.

LE LIVRE D'HÉNOCH SUR L'AMITIÉ, traduit de l'hébreu et accompagné de notes relatives aux antiquités, à l'histoire, aux mœurs, aux coutumes, à la langue ainsi qu'à la littérature des Israélites anciens et modernes ; par Auguste Pichard, membre de la Société Asiatique. Paris, 1838, in-8°, br. 7 fr. 50 c.

GUARINI GRAMMATICA HEBRAICA ET CHALDAICA. Lutet. Par., 1724, in-4°, 2 vol. 35 fr.

GUARINI LEXICON HEBRAICUM ET CHALDÆO-BIBLICUM. Parisiis, 1746, in-4°, 2 vol. 35 fr.

LINGUARUM TOTIUS ORBIS VOCABULARIA COMPARATIVA, AUGUSTISSIMÆ CATHARINÆ II curâ collecta (à P.-S. Pallas digesta), sectio prima, linguas Europæ et Asiæ complexa. Petropoli, 1786-89, in-4°, 2 vol. 40 fr.

THE CHRONICLES OF RABBI JOSEPH, translated from the hebrew, by Bialloblotzki. London, 1836, in-8°, 2 vol. 30 fr.

LETTRES SUR L'HISTOIRE DES ARABES AVANT L'ISLAMISME, par Fulgence Fresnel. Première lettre. Paris, 1836, in-8°. 3 fr. 50 c.

— Seconde lettre. Paris, 1837, in-8°. 3 fr. 50 c.

— Troisième lettre. Paris, 1838, in-8°. 3 fr. (La quatrième et dernière lettre est sous presse.)

ALFIYYA OU LA QUINTESSENCE DE LA GRAMMAIRE ARABE ; par Ebn-Malec ; publié, avec un commentaire, par Silvestre de Sacy. Paris, 1833, in-8°. 10 fr.

THE TRAVELS OF MACARIUS, THROUGH SYRIA, ANATOLIA, RUMELIA AND MOLDAVIA, written by Paul of Aleppo. in arabic, translated by Belfour. London, 1836, in-4°, 9 parts. 100 fr.

HISTORY OF THE AFGHANS, translated from the persian of Neamet Allah, by Bernhard Dorn. in-4°, 2 vol. 36 fr.

LE TA HIO, OU LA GRANDE ÉTUDE, ouvrage de Khoung-Fou-Tseu (Confucius) et de son disciple Thsîng-Tseu ;

traduit en français avec une version latine et le texte chinois en regard, par G. Gauthier. Paris, 1837, in-8°. 15 fr.

LE TAO-TE-KING OU LE LIVRE RÉVÉRÉ DE LA RAISON SUPRÊME ET DE LA VERTU, par Lao-Tseu ; traduit en français et publié pour la Première fois en Europe, avec une version latine et le texte chinois en regard, accompagné du commentaire complet de Sie-Hoëï, et de notes tirées de divers commentateurs chinois, par G. Pauthier. Paris, 1838, in-8°, première livraison. 10 fr.

TCHAO-CHI-KOU-EUL, ou L'ORPHELIN DE LA CHINE, drame en prose et en vers, traduit du chinois, par Stanislas Julien, suivi de mélanges de littérature chinoise. Paris, 1834, in-8°, br. 7 fr. 50 c.

HAO-KIEOU-TCHOUEN, OR THE FORTUNATE UNION, a romance translated from the chinese by Davis. London, 1829, in-8°, 2 vol. 21 fr.

HOEI-LAN-KI, OU L'HISTOIRE DU CERCLE DE CRAIE, drame en prose et en vers, traduit du chinois, par Stanislas Julien. Londres, 1832. in-8°, 9 fr.

MENG-TSEU, VEL MENCIMUM INTER SINENSES PHILOSOPHOS, nominis claritate Confucio proximum edidit, latina interpretatione instruxit et commentario illustravit Stanislas Julien. Lutet. Par. 1822-29, grand in-8°, 2 vol. 24 fr.

LES CINQUANTE SÉANCES DU HARIRI, OU LES AVENTURES D'ELHARETH ET D'ABOUZEID SEROUDJÉ, par Abou Mohammed Elcassem Elhariri de Basra, publiées par M. Caussin de Perceval. Paris, 1818, in-4°. 15 fr.

CONFUCII CHI KING, SIVE LIBER CARMINUM, ex latinâ P. Lacharme interpretatione, ed. J. Mohl. Stuttgart, 1830, in-8°. 5 fr. 50 c.

FRAGMENTS RELATIFS A LA RELIGION DE ZOROASTRE, extraits des manuscrits persans de la bibliothèque du roi, et publiés par M. Jules Mohl. Paris, 1829, in-8°, br. 3 fr.

Y-KING antiquissimus Sinarum liber quem ex latinâ interpretatione P. Regis aliorumque ex Societate Jesu patrum edidit Julius Mohl. Vol. primum, cum quatuor tabulis. Stuttgartiæ, 1834, in-8°, br. 10 fr.

LE PANTCHA-TANTRA, OU LES CINQ ROSES, fables du brahme Wichnou-Sarma, aventures de Paramarta, et autres contes, trad. sur les originaux indiens, par l'abbé J. A. Dubois, in-8°, br. 6 fr.

MOEURS, INSTITUTIONS ET CÉRÉMONIES DES PEUPLES DE L'INDE, par l'abbé J. A. Dubois ; 2 vol. in-8°, br. 14 fr.

DICTIONNAIRE TARTARE - MANTGHOU - FRANÇAIS, composé d'après un dictionnaire mantchou-chinois, par Amyot, rédigé et publié par Langlès. Paris, 1789, 3 vol. in-4°. 45 fr. Le Catalogue complet des publications de l'ORIENTAL TRANSLATION

COMMITTEE sera envoyé aux personnes qui en feront la demande.

LIVRES FRANÇAIS.

OEUVRES DU PRÉSIDENT HENRION DE PANSEY, comprenant : Des assemblées nationales ; De l'autorité judiciaire ; De la compétence des juges de paix ; Du pouvoir municipal et de la police des communes ; Des biens communaux et de la police rurale et forestière, etc., avec discours et notices, 7 vol. in-8° de l'imprimerie de Jules Didot. 48 fr.

TRAITÉ DE LA COMMUNAUTÉ DE BIENS ENTRE ÉPOUX, par G. B. Battur, 2 vol. in-8°, br. 16 fr.

CONSTANTINOPLE ET LE BOSPHORE DE THRACE, par le général Andréossy, ambassadeur à Constantinople, 1 vol. in-8°, br. avec atlas in-fol. 15 fr.

CAMPAGNE D'AFRIQUE en 1830, par Fernel, chef de bataillon de l'armée d'expédition ; seconde édition, in-8°,

fig. 5 fr.

ALGER SOUS LA DOMINATION FRANÇAISE, SON ÉTAT PRÉSENT ET SON AVENIR ; par le M. baron Pichon ; in-8°, avec cartes et plans, br. 8 fr.

DEUX NOUVELLES ET UNE PIÈCE, tirées des œuvres de Ludwig Tieckl, et traduites de l'allemand par Fulgence Fresnel.— Amour et Magie.—Egbert-le-Blond.—Le chat botté ; 1 vol. in-12, papier fin satiné. 4 fr.

POÉSIES D'ALFRED DESROZIERS. — Une Vengeance. — Lauretta. —Géronimo.—Au feu !— 1 vol. in-18, br. 3 fr.

LA CHASSE AU FUSIL, par Magné de Marolles ; nouvelle édition, renfermant toutes les additions et améliorations laissées par l'auteur. Paris, 1836, in-8°, fig. 7 fr.

TABLEAU DE L'ÉDUCATION DES VERS A SOIE, d'après la méthode de M. Camille Beauvais, publié sous les auspices du ministre de l'agriculture et du commerce, par M. Brunet de Lagrange ; une feuille grand-raisin. 3 fr.

UNE COURSE A CHAMOUNIX, conte fantastique, par Adolphe Pictet ; 1 vol. petit in-8°. orné de vignettes dessinées par Johannot et gravées par Porret. 4 fr.

CLASSIQUES GRECS ET LATINS.— PHILOLOGIE.

ΚΟΛΟΥΘΟΥ Έαενης αρπαγη. L'enlèvement d'Hélène, poème de Coluthus, trad. en français par Stanislas Julien, suivi de cinq traductions du même poème en latin, en italien, en anglais, en espagnol et en allemand, avec notes, index et scholies, et le fac simile des deux manuscrits de la Bibliothèque du roi ; 1 vol. in-8°, br. 13 fr.

HISTOIRE D'HÉRODOTE, traduite du grec, avec des remarques historiques, tables géographiques, etc., par Larcher ; 9 vol. in-8°, br. 72 fr.

ISOCRATIS ET LYSIÆ opera omnia, græcè et latine, cum versione novà, triplici indice, variantibus lectionibus et notis, edidit Ath. Auger ; 5 vol. in-8°, br. 40 fr.

ΑΔΑΜΑΝΤΙΟΥ ΚΟΡΑΗ ΕΛΛΗΝΙΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ. Εν Παρισίοις,
ΑΝΔ-ΑΝΙΘ. Τομοὶ οκτὼ καὶ δεκά.

ÆLIANI VARIA HISTORIA, HERACLIDIS PONTICI
ET NICOLAI DAMAS-CENI FRAGMENTA ; Paris.
1805. 1 vol. ISOCRATIS ORATIONES ET
EPISTOLÆ ; Paris. 1807, 2 vol. PLUTARCHI
VITÆ PARALLELE. Paris. 1809-1814. 6 vol.
STRABONIS GEOGRAPHIA ; Paris. 1815-1819. 4
vol.

POLYÆNI STRATEGEMATA ; Paris. 1809. 1 vol.

FABULARUM ÆSOPICARUM COLLECTIO ; Paris.
1810. 1 vol.

XENOCRATIS ET GALENI DE ALIMENTO EX
AQUATILIBUS ; Paris. 1814. — Hippocratis liber
de aëre, aquis et locis, græcè et gallicè. —
Hippocratis Lex, gr. et gall.— Galeni optimus
medicus et philosophus ; Paris. 1816. 1 vol.

HELIODORI ÆTHIOPICA ; Paris. 1804. 2 vol. Total :
18 vol. in-8°, rel. dos de mac. rouge. 216 fr.

SCRIPTORES EROTICI GRÆCI, græcè et latinè, curante
Mitscherlich, Achilles Tatius, Heliodorus, Longus,
Xenophon Ephesius, Biponti et Argentorati, 1792-1798, 4
vol. in-8°, rel. 32 fr.

SCRIPTORES BEI RUSTICÆ veteres latini, è recensione
Gesneri, cum ejusdem præfatione et lexico rustico. Cato,

Varro, Columella, Palladius, Vegetius. Biponti, 1788, 4 vol. in-8°, rel. 32 fr.

SCRIPTORES HISTORIÆ ROMANÆ latini veteres, qui exstant omnes, notis variorum illustrati, à Car. Henr. de Klettenberg et Wildeck in unum redacti corpus, edente Haurisio ; Heidelbergæ, 1743-48, 3 vol. in-fol., fig., rel. 90 fr.

ΑΓΛΑΝΟΥ περι ζώων ιδιότητος βιβλ. ιζ'. Æliani de naturâ animalium libri XVII, cum animadversionibus Conr. Gesneri et Dan. Wilh. Trilleri : curante Abr. Gronovio ; Londini, 1744, in-4°, 2 vol. rel. 35 fr.

ΑΙΑΙΑΝΟΤ Ἰσπρία ; Cl. Æliani sophistæ varia historia, cum versione Justi Vulteii et perpetuo commentario Perizonii ; Lugduni in Butavis, 1701, 2 vol. in-8°, rel. 21 fr.

AMMIANI MARCELLINI rerum gestarum libri qui supersunt ex recensione Valesio-Gronovianâ. Indicem dignitatum necnon glossarium latinitatis adjecit Augustus Guil Ernesti ; Lipsiæ, 1773, in-8°, chartâ purâ. 15 fr.

ΗΘΙΚΗ ΠΟΙΗΣΙΣ sive gnomici poetæ græci, cd. Brunck. Argentorati, 1784, in-4°, rel. 24 fr.

SOPHOCLIS quæ exstant omnia, cum veterum grammaticorum scholiis. Superstites tragædias recensuit, versione et notis illustravit Brunck ; Argentorati, 1786, in-4°, 2 vol. rel. 120 fr.

ΕΥΡΙΠΙΔΟΥ ἅπαντα. Euripidis opera omnia ex editionibus præstantissimis fideliter recensa ; latinâ interpretatione, scholiis antiquis et eruditorum observationibus illustrata : necnon indicibus omnigenis instructa, Glasguæ, curâ et typis Andr. et Joan. Duncan, 1821, in-8°, 9 vol., chartâ maximâ. 300 fr.

HOMERI ILIAS ET ODYSSEA, græcè ; Glasguæ, Foulis, 1756-1758, in-fol., 4 vol. 80 fr.

ΟΜΗΡΟΥ Ἰλιάς καὶ Ὀδυσσεΐα. Homeri Ilias et Odyssea, et in easdem scholia sive interpretatio Didymi ; cum latinâ versione indice que græco locupletissimo, accurante

Corn. Schrevelio. Amstelodami, ex officinâ Elzevirianâ, 1656, in-4°, rel. 40 fr.

LUCIANI SAMOSATENSIS OPÉRA, cum versione Hemsterhusii et Gesneri, græcis scholiis, ac notis variorum, edidit Reitzius. Amstelodami, 1743, in-4°, 3 vol. —Accessit Index verborum ac phrasium Luciani. Trajecti ad Rhenum, 1746, in-4°, rel. 72 fr.

PERSII SATIRÆ lectionum varietate et commentario perpetuo illustratæ à Nic. Lud. Achaintre. Parisiis, 1812, in-8'. 6 fr..

PLUTARCHI CHÆRONENSIS VITÆ PARALLELÆ, græcè et latinè, cum notis et indicibus recensuit Bryanus ; Londini, 1729, in-4°, 6 vol. rel. 78 fr.

PLUTARCHI CHÆRONENSIS MORALIA, græcè et latinè, notis et indicibus instruxit Daniel Wyttenbach. Oxonii, 1795-1800, gr. in-4°, 5 vol. rel. 250 fr.

ROBERTI STEPHANI THESAURUS LINGUÆ LATINÆ. Londini, 1734, in-fol. 4 vol. rel. 80 fr.

LIBRI ITALIANI.

LA DIVINA COMMEDIA DI DANTE ALIGHIERI, giusta la lezione del codice Bartoliniano, col riscontro di LXV testi a penna e delle prime edizioni ; aggiuntivi gli argomenti del codice Trivulziano scritto nel 1337 e i frammenti in versi esametri latini dell' Inferno, tratti dal codice Fontanini, per opera di Quirico Viviani. Udine, 1823-28, in-8°, 4 vol. 24 fr.

I due primi volumi abbracciano l'Inferno, il Purgatorio e il Paradiso ; il terzo e'l quarto contengono un ragionamento sopra Dante, di Francesco Torti ; il comento storico steso da Ferdinando Arrivabene ; il dizionario etimologico compilato da Viviani e l'g indici.

L'INFERNO DI DANTE con comento analitico di Gabriele Rossetti. Londra, 1826, in-8°, 2 vol. 50 fr.

SULLO SPIRITO ANTIPAPALE che produsse la riforma, e sulla segreta influenza ch' esercitò nella letteratura d'Europa e specialmente d'Italia, come risulta da molti suoi classici, massime da Dante, Petrarca, Boccaccio, disquisizioni di G. Rossetti. Londra, 1832, in-8°. 21 fr.

RIME DI F. PETRARCA, col commento di G. Biagioli. Parigi, 1821, in-8°, 3 vol. 15 fr.

RIME DI MICHELAGNOLO BUONARROTI il vecchio, col commento di G. Biagioli. Parigi, 1821, in-8°. 6 fr.

I LUSIADI DI LUIGI CAMOENS, traduzione di Antonio Nervi. Milano, 1821, in-8°, 2 vol. 15 fr.

ESEMPI DI BELLO SCRIVERE IN PROSA proposti agli studenti di umane lettere, dall' avvocato Luigi Fornacciari. Milano, 1830, in-12. 4 fr.

Si veda il bel giudizio che di quest' opera ha dettato il marchese Lucchesini, letterato di quella fama che ognun sa, nel N. 24 del Giornale di Lucca.

I PROMESSI SPOSI, storia milanese del secolo XVII, scoperta e rifatta da Alessandro Manzoni. Firenze, Molini, 1833, 2 vol. in-12, br. 6 fr.

GRAMMAIRE ITALIENNE, élémentaire, analytique et raisonnée, suivie d'un aperçu de la versification italienne, par Robello, nouvelle édition in-8°, br. 6 fr. 50 c.

PARIS. — Imprimerie et Fonderie normales de Jules Didot l'aîné, boulevard d'Enfer, 4.



1 Manas, toujours d'après M. Burnouf, signifie pensée.

2 Voyez ci-contre l'authentique fac-simile de ce dessin.

*Une course à Chamounix, conte fantastique,
par Adolphe Pictet*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65747178>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les

caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr